

Depuis plus de cinquante ans, Télé-Accueil Bruxelles propose une écoute à toute personne en difficulté sur le plan moral, social ou psychologique et qui souhaite en parler dans l'anonymat et la confidentialité.

Une centaine de bénévoles formés à l'écoute se relaient au téléphone – le 107, un numéro gratuit – sept jours sur sept et vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Depuis 2005, le site internet www.chat-accueil.org est également ouvert chaque soir aux appelants chatteurs.

Afin d'offrir un accès le plus large possible à la parole, Télé-Accueil Bruxelles développe, complémentirement à l'écoute, deux autres axes de travail : le CEFEC (le Centre de formation à l'écoute qui propose des formations à toute personne, professionnel ou bénévole externe à l'institution) et l'observatoire social (chargé de répercuter auprès du public et des politiques les données et phénomènes sociaux dont Télé-Accueil Bruxelles est le témoin).

Télé-Accueil Bruxelles est membre de la Fédération francophone des centres de Télé-Accueil de Belgique, de la Confédération des services de Télé-Accueil de Belgique, de l'International federation of telephonic emergency services (IFOTES) et de la Fédération des associations sociales et de santé (FASS).

Table des matières

TABLE DES MATIÈRES.....	2
PRÉAMBULE	3
QUELLE FAMILLE ?.....	5
<i>Papa, maman et moi</i>	6
<i>Enfant roi, ado rebelle</i>	6
<i>On/off</i>	8
<i>Collage mère-enfant</i>	10
<i>Dans l'intimité du couple</i>	11
<i>Sacrifice</i>	12
<i>Enfant adulte-parent âgé</i>	13
<i>Amour-haine</i>	14
<i>Les pères</i>	15
<i>Les seniors</i>	16
<i>Violences familiales</i>	16
<i>Sans famille ? Ça n'existe pas...</i>	17
<i>Dire l'indicible</i>	19
DERRIÈRE LES MOTS	21
<i>Trois dimensions de l'identité</i>	21
<i>Nouveaux enjeux de la famille</i>	26
<i>Prothèse individualiste</i>	28
DES CHIFFRES	31
<i>Thèmes d'appel</i>	31
<i>Âge</i>	32
<i>Cadre de vie</i>	33
<i>Type d'appel</i>	33
CONCLUSION	35
BIBLIOGRAPHIE	38

Cette recherche a été réalisée par Pascale Meunier
Observatoire social de Télé-Accueil Bruxelles – © mars 2015

Contact

Courriel : secretariat@tele-accueil-bruxelles.be – tél. : 02 538 49 21

Site : www.tele-accueil-bruxelles.be

En cas de reproduction de ce document, en tout ou en partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, n'oubliez pas de mentionner l'auteur et la source.

« Qu'est-ce qu'une famille ? Une entité liée par une même adresse, un même réfrigérateur, une même machine à laver, un même compte en banque, des projets de vacances communs, des droits et des devoirs, des croyances et des idées ? Mais est-ce seulement cela ? »
Zeruya Shalev, *Thèra*¹.

Préambule

Les écoutants sont régulièrement consultés à propos des problématiques marquantes rencontrées au 107. C'est de leur pratique qu'ont émergé les thèmes des recherches précédentes de l'Observatoire social : les appelants âgés, les femmes issues de l'immigration, la santé mentale... pour n'en citer que quelques-uns. Aujourd'hui c'est de la famille dont il sera question : que vivent les appelants bruxellois, hommes, femmes, jeunes et moins jeunes, au cœur de leurs liens parentaux, quelles sont leurs difficultés, leurs aspirations, leurs désillusions... Les écoutants ont lancé en vrac plusieurs pistes : les familles monoparentales, la garde des enfants, les violences conjugales et familiales, le manque de repères des parents, leur désarroi face aux adolescents toxicomanes ou en décrochage scolaire, les relations amoureuses qui ne débouchent sur rien, les femmes au foyer dépendantes... C'est quoi la famille aujourd'hui ? Cette recherche n'a pas pour but d'en donner une nouvelle définition mais de se pencher sur les difficultés qu'elle abrite à partir de ce qui s'en dit à Télé-Accueil Bruxelles.

Cette recherche est basée sur des récits d'appels reçus en 2014 et relatés par les écoutants bénévoles de Télé-Accueil Bruxelles. Une centaine d'« instantanés » de vie ont été recueillis lors d'entretiens en face-à-face et/ou travaillés selon la méthode d'analyse en groupe², en collaboration avec le Centre d'études sociologiques des Facultés universitaires Saint-Louis.

Les commentaires qui apparaissent sont ceux des écoutants, aucune bribe d'appel n'est retranscrite dans ce rapport, l'équipe travaillant dans la confidentialité et l'anonymat. La recherche s'appuie également sur les statistiques de l'association et sur l'apport de spécialistes de la famille, sociologues ou thérapeutes.

Des nombreux récits d'appels engrangés se dégage une première forte impression : ce qui semble faire famille, c'est la mère. La mère qui gère, qui élève, qui lutte, qui souffre et, derrière elle, la femme : son statut, son rôle, sa personne. Qui sont ces mères d'aujourd'hui à Bruxelles qui appellent Télé-Accueil et que nous apprennent-elles de ce qu'elles vivent ? Quelles sont ces douleurs et ces désillusions dont elles nous font part ? Qui sont aussi leurs proches et comment interagissent-ils ?

¹ Zeruya Shalev, *Thèra*, Gallimard, 2007.

² Van Campenhoudt L., Chaumont J.-M., Franssen A., *La méthode d'analyse en groupe*, Dunod, 2005.

« On revient toujours gueuler sur la tombe de sa mère comme un chien abandonné. Jamais plus, jamais plus, jamais plus. Des bras adorables se referment autour de votre cou et des lèvres très douces vous parlent d'amour, mais vous êtes au courant. Vous êtes passé à la source très tôt et vous avez tout bu. Lorsque la soif vous reprend, vous avez beau vous jeter de tous côtés, il n'y a plus de puits, il n'y a que des mirages. Vous avez fait, dès la première lueur de l'aube, une étude très serrée de l'amour et vous avez sur vous de la documentation. Je ne dis pas qu'il faille empêcher les mères d'aimer leurs petits. Je dis simplement qu'il vaut mieux que les mères aient encore quelqu'un d'autre à aimer. Si ma mère avait eu un amant, je n'aurais pas passé ma vie à mourir de soif auprès de chaque fontaine. »

Romain Gary, *La Promesse de l'aube*.

Quelle famille ?

« J'ai l'impression ce matin que ça ne parle que de ça, des familles déglinguées et des conflits », résume un écoutant. Qu'est-ce qui ne tourne plus rond dans ces familles, dans ces couples ? Au travers de récits « anonymisés », cette recherche plonge dans l'intime domestique des habitants de la capitale. Que disent-ils des relations avec leurs proches, comment vivent-ils leur parentalité, leurs rapports de fratrie, de génération ? Parents, enfants, familles élargies... les lignes téléphoniques de Télé-Accueil captent leur malaise du temps présent ou passé.

L'analyse des récits rapportés par les écoutants peut suivre plusieurs chemins. Celui emprunté par les différents acteurs : le père, la mère, les enfants. Elle peut aussi croiser leurs routes : le couple, la relation parent/enfant, les rapports entre frères et sœurs. Les observer à différents moments de leur histoire : rencontre, naissances, divorce, veuvage... ou à divers âges de leur vie : jeune mère, parent âgé... Se pencher sur la famille demande aussi de s'attarder sur d'autres thèmes connexes, interdépendants : la précarité, la santé mentale, la violence. Certains récits sont de véritables entrelacs de problématiques : à l'adoption s'adjoint le viol ; au divorce, les difficultés financières ; à la maladie ou le handicap, la solitude ; aux soucis d'éducation, l'infidélité... Le vécu des appelants est complexe et bien évidemment les écoutants n'en entendent qu'une version, parfois toute en retenue, parfois édulcorée ou, au contraire, catastrophiste. Ce sont des appels uniques – Télé-Accueil étant la soupape d'un moment – ou, au contraire, des appels réguliers au contenu déplié épisode par épisode tel un feuilleton.

À l'écoute de ces mères, de ces pères et de ces enfants, quel que soit leur âge, se dessine une famille bruxelloise à dimension variable. Les prochains chapitres feront largement écho des situations entendues au téléphone, comme autant de tableaux permettant ensuite de construire plusieurs pistes d'analyse.

Papa, maman et moi

Les pères sont les grands absents de cette recherche. Physiquement, ils téléphonent peu en comparaison de la quantité d'appels de mères de famille. Ils figurent en revanche à l'arrière-plan de nombreux récits : ombre du passé (la séparation du couple n'est pas digérée), rival (les enfants font le choix de retourner vivre chez lui), menace (il faut partager la garde de l'enfant avec lui), rarement soutien. Leur rôle est présenté comme passif, en retrait ou fuyant. Quand ils sont actifs, c'est quelquefois du chef de violence.

« Ce sont souvent des femmes seules qui se retrouvent avec des enfants ou pas tout à fait seules mais qui se retrouvent à devoir gérer seules. » « Tous ces pères que les mères dénie, quelle place ils occupent malgré tout ! » « Ils ne font peut-être pas tiers dans la relation fusionnelle mais peut-être ont-ils essayé et qu'on les a mis à la porte. » « C'est souvent ou bien des pères violents ou des pères absents, même si physiquement ils sont là, qui ne s'en font pas... ou qui ne s'en font plus. »

Les familles sont traversées par deux axes conflictuels : l'axe mère/fille et l'axe père/fils. Les pierres d'achoppement diffèrent même si, sans doute, le fond du problème est comparable : gagner en autonomie pour les uns et refuser de voir son enfant grandir pour les autres. Les crises que cela génère sont parfois très rudes.

« Les jeunes que j'ai eu sont vraiment en rupture, plutôt en moment de clash. » « La jeune fille de 14-15 ans n'allait vraiment pas bien, en révolte complète, en crise d'adolescence absolue, qui allait très très loin. »

Dans les rapports conflictuels qui impliquent les filles, on a l'impression que le mari/le père/l'homme intervient peu. Il est fataliste.

« Pour le père, la fille peut sortir mais pour la mère, elle court tous les dangers. » « Il a décidé de laisser tomber, ce n'est plus leur fille. » « Il doit être saturé de la mère et de la fille. Il a peut-être ses excuses ou bien il a raison de dire de la laisser faire ses expériences. »

Parfois, le père est tout simplement autant dépassé que la mère. Sa santé et son équilibre mental en pâtissent :

« C'était vraiment un appel dramatique parce qu'on sentait que ça risquait de finir très mal, le genre de truc que tu vois à la télé : quelqu'un a tué son enfant. » « C'est vraiment une cocotte-minute. » « Le mari, il est en larmes, déprimé. »

Dans ces moments de détresse intense, le couple apparaît rarement uni.

« Pour moi le fil conducteur de ces histoires, c'est souvent : famille monoparentale avec la mère qui ne sait pas cadrer suffisamment, le père absent qui ne prend pas sa place ou peu. Et des jeunes qui finissent par monter sur la tête de leur mère ou qui d'un coup, à un âge plus avancé, 19-20 ans, veulent aller chez le père. »

Enfant roi, ado rebelle

Il était une fois un enfant régnant aux côtés de sa mère. Il est là quand elle téléphone à Télé-Accueil, même tard dans la soirée. La conversation – qui porte parfois sur lui – tombe dans ses oreilles... C'est le choix du parent de ne pas mettre l'enfant au lit à ce moment-là, c'est parfois le pouvoir de l'enfant qui s'exerce pour ne pas aller se coucher. Il n'y en a parfois

qu'un seul ; ils sont parfois deux ou trois qui crient, se chamaillent, qui hurlent. Les mères de ces enfants en bas âge sont débordées : le père, le mari ou le compagnon est absent ou pas impliqué, elles sont seules à faire front pour les nourrir, les loger, les élever. On sent que l'argent manque pour graisser les rouages, que le bagage est mince pour faire ressource. Le 107 semble la seule bouffée d'air de ces intérieurs clos. Avec les ados c'est autre chose. L'enfant roi a grandi, il est devenu dictateur. Il n'en fait qu'à sa tête. Les crises se déroulent parfois aussi en direct, « dans les oreilles » des écoutants. Il arrive en effet que ces jeunes déboulent en pleine conversation de leur parent avec Télé-Accueil, vociférant, insultant, et que le parent les implique dans l'échange téléphonique, prenant l'écoutant à témoin, cherchant un allié. Résultats scolaires en berne, décrochage, sorties non autorisées. Ces indicateurs ne manquent pas de bousculer les parents.

« Je l'entendais hurler. » « Elle avait des contacts avec des gens pas recommandables mais qui avaient de l'emprise sur elle et les parents ne savaient plus gérer. »

Ici ce sont à nouveau des mères qui appellent, et le plus souvent à propos de leur fille, car même si le père est présent dans le couple ou dans la famille, il n'apparaît pas comme un soutien parental, ne semble pas se mêler du conflit. Des conflits qui cachent des rapports de domination, des velléités d'émancipation, de fuite. Ces parents ne reconnaissent plus leur petite fille ou au contraire restent figés dans l'image de celle qui, entretemps, a bel et bien grandi et n'aspire, en tout cas apparemment, qu'à une chose : prendre son envol.

Une appelante est écrasée de douleur parce que sa fille a quitté la maison ; elle a peur pour elle, de ce qui pourrait lui arriver, de ses fréquentations... L'autonomie se gagne pas à pas, dans la douleur et au travers d'étapes symboliques : intervention de la police, internat, dossier auprès des services d'aide ou de protection de la jeunesse. Jusqu'à la menace de privation d'héritage, sans que la situation s'apaise pour autant. À l'approche de la majorité, la mise en autonomie apparaît comme une solution. Pour la mère, c'est en revanche l'incompréhension, une déresponsabilisation totale. Le juge prend la place des parents :

« Elle doit se sentir dépossédée de son rôle de mère. On sent la dépossession institutionnelle. » « Elle est dépassée par la machine de l'aide à la jeunesse. Elle n'a pas été partie prenante au processus et elle n'accepte pas, elle n'a pas intériorisé le fait qu'il y avait une difficulté. » « Elle ne voit pas ce qu'on lui reproche. Dans son ton, il y avait de la révolte. »

Le SAJ fait peur, il est moins perçu comme une aide à la jeunesse que comme un risque, celui de se voir enlever ses enfants. Certaines se questionnent cependant sur l'impossibilité et le désir de les garder auprès d'elles, de demander secours.

« Elle se disait que temporairement, le recours à ce service pourrait la soulager. »

Tel un ver dans un fruit, un enfant qui dysfonctionne – ou qui ne répond pas aux souhaits de ses parents – étend la problématique à l'ensemble de la fratrie. Pour les ados, la position d'aîné n'est pas facilement tenable.

« Elle a peur pour les plus jeunes parce que celle-ci est l'aînée et qu'elle sait ce qui l'attend, elle sert d'exemple pour les autres. » « Parfois dans le problème d'une personne c'est toute la famille qui est impliquée. » « C'est très difficile pour lui, il doit toujours montrer le bon exemple. »

Quand l'enfant devient jeune adulte, les rapports familiaux se complexifient. Le parent perd de sa superbe.

« C'est très difficile pour lui d'accepter un interdit alors que son père le fait. »

Reste parfois une relation nourricière et hospitalière au sens littéral. Un jeune homme toxicomane et sans emploi rentre chez sa mère en fonction de ses besoins. Un autre traîne avec des voyous. Le repas les attend, prêt à être réchauffé...

*« Son fils fume du haschisch et ne sait pas se débrouiller. Il arrive quand même à se débrouiller pour que la maison soit un hôtel et pour trouver son haschisch... » « Elle n'avait plus aucune prise sur lui mais elle reste, c'est moi qui le dit, son esclave. »
« Qu'est-ce que les gens nourrissent, qu'est-ce qu'ils entretiennent en donnant de l'argent ? »*

Rares sont les mères qui parviennent à se protéger sans éprouver de remords.

« Elle lui a interdit sa porte mais elle est rongée. »

Ces ados rebelles font sans doute bouger les choses dans le couple parental, dans la famille. Ils tracent la voie de leurs puinés (au grand dam de leurs parents d'ailleurs qui angoissent anticipativement). Ils assurent la charnière entre deux modèles de société souvent en lien avec la place de la femme : épouse et mère dévouée comme l'étaient les générations précédentes vs des individus sans privilège de genre qui se proclament autonomes et libres de désirs personnels.

On/off

Peu de dialogue dans ces familles, c'est le mode binaire qui prévaut : tu veux/tu ne peux pas. On ne négocie pas, on ne cherche pas de terrain d'entente satisfaisant pour toutes les parties.

« Il n'y a pas de compromis du style : 'pour nous c'est difficile, on comprend, mais toi aussi comprends nous'. »

L'escalade guette. Aussi peut-on se demander si ce sont les ados qui sont en crise ou plutôt leurs parents... Souhaitent-ils vraiment voir leur enfant voler un jour de ses propres ailes ? Comment peuvent-ils se rencontrer pour que chacun s'y retrouve plus ou moins ?

« Ce sont des gens qui ont surprotégé leur enfant qui, à l'adolescence, prend son envol et que rien, en tout cas pas les menaces, ne marche. » « Les parents ne décodent pas ce que leur fille vit. » « Visiblement ils ne sont pas fâchés avec leur fille ; ce n'est pas une histoire de conflit. Juste qu'ils n'arrivent pas à la lâcher. »

L'autonomie que revendiquent les ados fait trembler les parents, ceux-là qui en parallèle se plaignent du manque d'indépendance de leur enfant. La question de la confiance se pose.

« 'Je voudrais qu'il soit plus autonome !', on entend ça tout le temps mais rien n'est prévu pour eux. Qu'est-ce qu'on a mis en place ? Et beaucoup d'inquiétude, de manque de compréhension. » « Manque de confiance dans les enfants. » « Ça revient régulièrement dans les appels. Des parents ne savent plus être parents, ils ne savent pas dire non pour apprendre à l'enfant à être plus autonome. »

Il y a le côté réaliste : l'ado prend des risques. Et le côté fusionnel : je perds le contrôle.

« L'enjeu c'est : je perds le contrôle de ma fille. Et aussi le catastrophisme. Dix-huit ans, c'est jeune mais pas tant que ça ! Il y a des scouts qui sont responsables de groupes à cet âge-là. » « Souvent l'immaturité c'est parce qu'on a été trop couvé. Couvrir, ça rassure les parents. » « Le GSM, véritable pompe à angoisse... L'ado répond au premier coup de fil du parent puis il passe sur messagerie laissant le champ libre à toutes les interprétations. » « Il y a aussi le problème du GSM, le cordon ombilical... »

Le dialogue est rompu mais il n'avait pas forcément été préalablement établi.

« Il ne sait même pas si son père a un travail. Il apparaît qu'ils n'en parlent pas du tout ». « C'est vraiment un problème de dialogue. »

Un dialogue entre parent et enfant... mais aussi avec Télé-Accueil lorsqu'il s'agit d'en parler.

« Quand j'ai commencé à parler de sa maman, il a coupé. C'est peut-être sa batterie, une panne technique, je n'en sais rien. Je me souviens bien, il y a eu une espèce de suspension puis ça a coupé, il n'a pas répondu. Pour moi ce n'était pas une coupure accidentelle. C'était le trop. »

Parfois la porte se ferme à double tour, bouclant un ado dans sa chambre pour plusieurs jours. L'interdiction de sortir se combine au refus ou à la difficulté de croiser les autres, de faire le premier pas. À qui revient-il de le faire ? A l'enfant ou au parent ?

« Il me dit qu'il est bloqué, qu'il ne sait plus quoi faire, qu'il a un problème avec son papa. » « Il ne pouvait pas parler avec son père, il n'en avait même plus envie ». « La figure du père était assez nulle pour lui. » « Son père, il ne l'admire pas, il n'a rien fait qui l'épate. » « Il se retient de le frapper, par respect ».

Parfois le verrou est virtuel, séquestrant un membre de la famille entre les murs invisibles d'un cocon familial plutôt fait de ronces et de limaille. C'est le retour au bercail, contraint, de jeunes adultes en situation de précarité ou de dépendance psychologique. La famille nous entoure comme elle peut.

« Il vit chichement sous les fenêtres de ses parents sans pouvoir entrer dans la maison. »

Les appelants sont parfois enfermés dans leur enfermement, au propre comme au figuré. Comment faire marche arrière quand on n'a plus adressé la parole à son fils depuis des jours ? Qui va faire le premier pas ? Comment nourrir le dialogue avec ses parents lorsqu'on est connecté en permanence à l'ordinateur ?

« Pour lui, le plus dur c'était de trouver un sujet de conversation. » « Quand les jeunes téléphonent c'est soit des disputes, soit ils ne savent pas quoi faire, comment chercher la porte de sortie de cette dispute. »

Refuser de voir grandir son enfant, de voir sa fille devenir femme, de voir son fils prendre femme... Les enfants doivent être forts pour parvenir à prendre leurs distances et s'autoriser une vie propre. Prendre de la distance au propre comme au figuré : il faut parfois couper les ponts avec ces mères envahissantes, collantes. Le prix à payer s'appelle culpabilité pour les uns qui s'éloignent, et trahison pour les autres, les mères, qui restent et qui revivent la séparation avec le père (chez qui les enfants d'ailleurs vont quelque fois se réfugier). Ces femmes ont une calculette dans la tête qui ne tient pas compte de la figure paternelle. Pour elles, ce sont elles qui ont tout fait : « il » ne s'en est jamais occupé. C'est oublier qu'un parent existe même sans présence effective. Ce sont elles qui nient finalement cette place de père, qui la leur refusent. Faut-il s'étonner que certains cessent de la revendiquer ?

Collage mère-enfant

Quelle est la place de l'autre dans le collage mère-enfant ? L'enfant est tout pour la mère, comme le mari – parti – représentait tout à l'époque du couple, comme sa mère à elle avec laquelle déjà elle faisait fusion. Déjà son père se tenait à distance. Y a-t-il des lignées de matriarcat ? Les mères reproduisent-elles ce qu'elles ont vécu ? Prolongent-elles de la sorte leur rapport à leur propre mère ?

« La colle. Moi c'est surtout ça que je vois. À la limite il n'y a pas de place, le père ne sait pas s'interposer entre l'enfant et la mère. » « On peut regretter le comportement du père mais qu'est-ce qu'on lui laisse comme marge ? » « Ces femmes perdent leur allié, elles n'ont plus l'homme puisqu'elles l'ont dénié à un moment donné. Une fois qu'elles ont l'enfant il n'y a plus que l'enfant qui compte et l'enfant à un moment donné se barre, le mari se dit basta ! Et l'enfant forcément est décevant puisqu'il ne répond plus aux attentes... Quel vide abyssal pour elles ! »

L'enfant vient combler des vides, tous deux souffrent d'un manque d'autonomie. C'est parfois une question de modèle familial. On remarque aussi que cette construction est une reproduction : les mères agissent avec leur enfant comme leurs mères ont agi avec elles.

« Elle joue tout le temps avec sa fille, elle ne peut pas la laisser seule. » « Elle disait elle-même qu'elle n'avait aucune autonomie, qu'elle dépendait de son mari, de sa mère, de sa fille manifestement aussi. » « Sa mère vient tout le temps. Elle n'a jamais fait les courses seule. Elle fait la même chose avec sa petite aussi. » « Elle empêche sa fille de vivre seule comme elle avec sa mère. » « Il y a une relation un peu d'amour-haine, elles se téléphonent plusieurs fois par jour. »

La fusion mère-enfant n'est pas toujours une option volontaire. Défaut d'éducation, de limites, insécurité affective...

« Il y a quelque chose de l'ordre du sociétal : pas de contraintes, la structure et les règles c'est bon pour les autres. » « Le rapport des parents avec les enfants, ils en font des confidentiels, des intermédiaires pour faire passer des messages. »

Au fil des années, la fusion mère-enfant empêche la mère de comprendre le comportement de son ado qu'elle infantilise, qu'elle maintient au niveau du nourrisson dépendant. La mère a trop à perdre en lâchant son enfant. Qu'est-ce qu'enfant vient remplir ? Pourquoi devient-il le centre de son univers ? Ce collage mère/fille est transversal à de nombreux récits. Et pas uniquement avec des enfants ou des ados. On le constate également avec des femmes de quarante ou même soixante ans... Une constante : le père n'est pas là pour les séparer.

Tout n'est pas que bonheur dans la fusion. Parfois les mères semblent oublier que l'enfant a une existence propre et qu'il le revendique. D'où les crises. Parfois c'est l'enfant qui agrippe sa mère, bouleversant l'équilibre de leurs rapports. D'où les crises.

« Le plus jeune a presque trois ans, elle ne sait pas le mettre à l'école, il est collé à sa mère, fusionnel. Et elle pleurait. » « Elle téléphonait parce qu'elle n'en pouvait plus. Elle était complètement débordée. » « Elle n'en sort plus, elle n'arrive plus à gérer le quotidien, elle est épuisée. »

La parole ne circule pas dans ces foyers, ni à l'extérieur ; « l'extérieur » étant par ailleurs fort réduit. Dans ces appels, il est rarement question d'autrui. Ni amis, ni parentèle ne se profilent comme support. Pas de mari pour faire tiers, pas de grands-parents non plus. Le huis-clos

est malsain et l'arithmétique dérape : $1 + 1 = 1$. L'enfant n'existe pas comme individu à part entière, la vie personnelle de ces mères victimes ou auteurs de fusion est mise entre parenthèses.

« Tout ce qu'elle a fait, elle l'a toujours fait pour ses enfants, elle a travaillé plus que possible pour ses enfants. Elle voudrait absolument rencontrer quelqu'un mais ça ne fonctionne pas. » « Ce qui la fait tenir aussi c'est sa fonction de mère. »

Quelles sont les options dont l'enfant dispose pour s'arracher de sa mère ? Partir loin (études à l'étranger), adopter des conduites à risque (toxicomanie), se révolter (insultes, violences), changer de statut (grossesse précoce)...

Dans l'intimité du couple

Il est très rarement question d'euphorie conjugale à Télé-Accueil. Au contraire. Ce sont des unions qui s'étiolent, des amants qui se battent, des conjoints qui ravalent leur fierté. Si l'amour fait désormais défaut, l'argent, parfois, ne manque pas pour cimenter le lien. Les femmes qui ont sacrifié leur projet professionnel sur l'autel du mariage et de la maternité se trouvent désormais contraintes à la vie domestique faute d'autonomie financière.

« Qu'est-ce qui tient les gens ensemble ? Le patrimoine commun ? Ici c'est le mari qui rapporte les sous. » « Elle a tout lâché, elle s'est mariée contre l'avis de ses parents. » « Financièrement ça va mais sentimentalement ce couple est mort. » « Il y a de l'argent mais la différence n'est pas acceptée et l'argent est un moyen de pouvoir dans cette famille. »

L'infidélité blesse. Quand la femme apprend que son compagnon a une ou d'autres relations, un enfant d'une autre union, son monde s'écroule. Que faire ? Abandonner ? S'accrocher ? Télé-Accueil est le témoin de ces interrogations. Partir, tout plaquer, est parfois tout simplement inenvisageable. L'investissement de ces femmes a été trop grand. Les crises contemporaines vont à l'encontre de leurs valeurs d'antan.

« Il la trompe tout le temps. » « Elle tombe de haut. » « Je t'aime, ça veut dire quoi ? » « Elle se demande quoi faire, comment gérer. C'était très difficile pour elle. Elle a peur pour son couple auquel elle tient très fort. » « Elle a des anciennes valeurs. »

Une chape de silence les écrase. Elles sont gênées d'en parler autour d'elles, elles ont peur du qu'en dira-t-on. Ces femmes, souvent, gardent le cap « pour les enfants ».

« De l'abnégation pour les enfants et le temps passe pour elles. » « Tenir pour que les enfants soient protégés. Les éduquer, faire que ça aille bien à l'école. » « J'ai dit à ces femmes qu'elles étaient courageuses. La réponse est similaire : oui mais il y a les enfants. »

Ces déboires conjugaux ne sont pas toujours actuels. Il y a des années que leur compagnon, leur mari, le père de leurs enfants les ont quittées mais sur ces appels flotte encore le voile d'un divorce mal digéré. Des femmes, après vingt ans de séparation, continuent à parler de leur conjoint en termes de reproches, d'insultes parfois. C'est comme si la haine, la rancœur les aidaient à tenir.

« Elle parle de son ex, de ce 'c...' de mari. » « Un des piliers du couple n'est plus là, ces femmes s'accrochent chacune à leur manière, les hommes mènent leur vie. » « Il y a aussi des divorces jamais résolus. L'ex, on n'a pas tourné la page. »

Pourquoi rester accrochées à ces hommes au point de passer des heures à en parler au téléphone ou à se remplir de la réussite scolaire et professionnelle de leurs enfants ? Où sont enfouis leurs désirs à elles ?

Dans les couples, les rôles des hommes et des femmes sont très définis, à l'ancienne, en opposition à la tendance actuelle de la coparentalité. On y sent un puissant rapport de forces. Mais qui a réellement le pouvoir ? Le mari qui travaille et rapporte les deniers du ménage ou la mère au foyer qui gère magistralement l'entièreté du terrain domestique ? Quelle place ces femmes laissent-elles aux pères, incapables – selon elles – de faire mieux qu'elles ? On sent ces femmes coincées par leur rêve de la famille parfaite, celle prescrite par la religion ou par leur milieu social, par analogie au conservatisme de leurs mères et grands-mères qui s'en accommodaient (ou s'écrasaient). Ce modèle traverse le temps comme un idéal d'harmonie.

Sacrifice

Vivant de sacrifices (elles ont fait des études mais ne travaillent pas), se réalisant au travers des autres (mari brillant, enfants bons élèves), les mères vivent par procuration. Le mari prend maîtresse, les enfants s'envolent... Un jour prochain elles se retrouveront confrontées à elles-mêmes. Comment franchiront-elles ce cap ? Ancrées dans le présent et le paraître, elles ne l'anticipent pas. A moins que leurs coups de fil à Télé-Accueil ne relèvent que de cela... En adoptant une position de victime, les femmes sortent la tête haute de ce long parcours éducatif de leurs enfants qu'elles ont mené seules. Parfois avec fruit quand leur progéniture réussit des étapes charnières de la vie : études, diplôme, emploi. Parfois avec amertume quand la suite logique de l'émancipation des enfants aboutit à leur mariage, à quitter le foyer matriarcal. La fierté s'efface. Pour ces mères de nouveau abandonnées (par leurs fils curieusement davantage que par leurs filles dans ce cas) débute alors une stratégie de reconquête, de chantage, qui peut mener avec les années à cette curieuse vie de couple entre un fils âgé et une mère dépendante. Un scénario allant jusqu'aux idées de suicide, seul ou à deux.

Tous les appels qui touchent à la relation mère-enfant n'empruntent heureusement pas ce chemin mais tous sont empreints d'un manque, d'une attente non rencontrée de reconnaissance et de place à occuper : il y a un fossé entre celle que l'on souhaite et celle que l'on se voit attribuer.

« Elle me semblait seule et j'ai été étonnée quand elle a parlé de son mari et des enfants. Ils l'ignorent totalement. Ils ne sont pas présents dans sa vie. » « Il ne parle jamais de son père en disant 'mon père', ni de sa mère en disant 'ma mère'. » « Elle a l'impression que dans la famille elle est juste bonne à travailler. » « Elle doit toujours être au top du top pour son mari, ne pas être malade. » « Son problème de base : le manque de considération. » « Des adultes saignent encore de leur enfance, n'ont pas été reconnus. Le boulet à vie de ne pas avoir eu sa place. »

Beaucoup rêvent de s'en sortir : trouver du boulot quand elles n'en ont pas, trouver un meilleur logement, se sauver tout simplement et trouver refuge dans un centre d'accueil pour femmes battues. L'image de la mère parfaite les tient, les fait tenir. Parfois les aveugle.

« Des mères qui placent leur enfant sur un piédestal, énoncent tous les diplômes qu'ils ont obtenus. Elles savent ; elles n'ont jamais rien fait de travers celles-là ! »

Enfant adulte-parent âgé

On peut interroger le lien entre l'enfant devenu adulte et son ou ses parent(s) avec le(s)quel il continue à vivre. Quel est le capital de confiance que ses parents lui ont accordé pour se lancer seul dans la vie ? Quelles sont leurs capacités respectives de vivre seul ? Parfois vivre ensemble est une obligation : chômage, CPAS, passage par la rue... les moyens de l'autonomie manquent. Les frictions budgétaires de ces drôles de ménages, elles, ne manquent pas.

« Père et fils. J'ai compris qu'ils vivaient ensemble parce qu'il n'avait pas les moyens d'être autonomes. » « On en voit des couples parent-enfant adultes. Souvent ils vivent. Ils sont comme forcés, c'est terrible. » « Sa mère, c'est sa seule ressource en fait, il n'a rien d'autre, c'est tout ce qui reste. » « Les gens sont inquiets. Ce qui m'étonne beaucoup c'est l'inquiétude des parents pour leurs enfants, même adultes, à plus de cinquante ans. On peut être inquiet pour des problèmes, mais c'est l'absence de confiance dans la vie, dans les enfants eux-mêmes alors qu'ils ont des ressources. »

Parfois c'est d'aptitude et de discernement dont les enfants manquent. Ils sont tout simplement incapables de vivre de façon indépendante. Loyalement aussi ils sont coincés.

« Il y a le côté précaire qui n'autorise pas à avoir un logement autonome et il y a aussi le fil à la patte : je reste avec maman parce que qu'est-ce que maman fera sans moi (et qu'est-ce que je ferai sans elle). » « Ce monsieur est dans l'incapacité à s'assumer, il est revenu vivre chez ses parents parce qu'il n'arrivait pas à s'assumer seul. » « Il est administrativement incapable de vivre seul. »

Parfois, l'intérêt personnel prime. L'argent entretient le lien.

« C'est normal que l'on paye tout pour elle, c'est comme la tette, le biberon. »

Partir, une velléité d'adolescent parfois reportée à l'âge adulte. Des mères ne parviennent pas à vivre seules et font peser ce poids sur leur fils, dont les relations sentimentales sont du coup souvent vouées à l'échec, voire sabotées par la mère. Des mères de famille monoparentale ont tout fait pour élever correctement leurs enfants, elles sont les acteurs de leur réussite. Aujourd'hui ils sont devenus adultes, la séparation tant redoutée n'est cependant pas anticipée.

« Maintenant tout s'écroule. » « Elle a tout donné à sa fille et son père n'a rien donné pour elle, elle la trahit, elle lui renvoie de l'indifférence. »

Des fils aussi appellent, éclairant l'autre facette du problème

« Il se culpabilisait de quitter sa mère mais il sentait aussi que c'était une voie sans issue de rester chez elle. » « Il a été mis dans un rôle de protéger sa mère. »

Amour-haine

Ces foyers brûlent d'amour et de haine entremêlés. Le manque d'étanchéité entre les émotions de la mère et ses enfants provoque énormément de tensions. La mère ne parvient pas à lâcher ses enfants, les enfants désirent prendre distance et se culpabilisent. Parfois les mères acceptent les pires comportements pour ne pas perdre (l'amour de) leur enfant. La question des limites se pose clairement, tant dans les attitudes verbales des enfants (insultes, mutisme, violence) que dans le comportement (désobéissance).

« Il y a toujours des relations de pouvoir dans cette famille. » « Elle est allée chercher la différence, elle ne veut pas de gens comme ses parents. » « Cet homme et cette femme évoquent tous deux des problèmes de couple et reportent partiellement la raison de leur souffrance à la génération d'au-dessus. » « Ce que j'entends, c'est la difficulté des bonnes relations, la bonne distance et le respect qui manquent. » « Elle n'ose rien lui dire, pas faire une remarque non plus. » « Elle n'ose jamais lui dire non. » « Elle était en dispute avec sa fille, elles ne se parlaient plus. » « Elle a une mère qui lui laisse tout faire... on voit bien qu'elle cherche la limite aussi. » « Ce qui m'a interpellé c'est le manque de structure et de règles dans cette éducation. »

Les pères pourtant existent. Mais ils ne sont pas acteurs du récit des mères, à moins qu'ils ne tiennent le mauvais rôle. Aussi, quand les enfants choisissent d'aller vivre avec leur géniteur – ou qu'une décision de justice va dans ce sens – les mères fusionnelles perdent pied. Les mères déplorent que la garde de leur enfant soit accordée au père qui, selon elles, ne s'en occupe pas.

« Elle se retrouve toute seule. Trahison ! » « Son problème c'est non seulement l'argent mais aussi que sa fille aînée veut maintenant aller vivre chez son père qu'elle n'a quasiment jamais vu. Trahison ! » « C'est son cri de mère qui s'est débrouillée toute seule et maintenant sa fille l'a trahie. » « Quand sa fille est chez son père, elle va chez la sœur du père et chez la mère du père. » « Avec sa fille il n'y a pas eu de fête de Pâques, de Noël, pas d'anniversaire, pas de fête des mères... » « Le père ne s'en est jamais occupé, maintenant quand l'enfant va chez lui, c'est la sœur et la mère qui s'en occupent... »

Les fins de week-end de garde alternée sont creuses. L'enfant parti laisse place aux idées noires, suicidaires, à l'alcool. L'absence de l'enfant rappelle à la mère son incapacité à l'élever seule, puisque la justice en a décidé ainsi.

« Une part d'elle dit 'je veux l'avoir' et l'autre pas : 'je n'en suis pas capable'. » « Elle a tout à coup été envahie d'émotions de n'avoir pas ses enfants avec elle. L'idée qu'elle ne serait pas là aux grands moments, c'est ce qui cristallise en quelque sorte la distance entre ses enfants et elle. »

Les femmes qui élèvent seules leurs enfants mènent un combat permanent. Pour la survie, pour l'honneur.

« Sa vie, c'est quoi ? Lutter pour ses enfants, vivre avec les allocations familiales, avec ce que le père verse irrégulièrement comme pension alimentaire. » « Ses enfants, c'est tout. » « Elle est toute fière de ses enfants, de leur avenir professionnel. Tout ça, ça la tient. Quel poids sur les épaules de ces enfants ! Et pourvu qu'ils réussissent... »

La rancœur traverse les années, le père parti continue de cristalliser les émotions. Si cette tension permanente est un frein à l'épanouissement des relations, c'est aussi pour elles un moteur : elles y arriveront sans eux, et elles le (leur) feront savoir.

« Travailler sur sa rage à elle c'est difficile parce qu'elle y tient. » « Elle a un sentiment d'injustice énorme sur tout, la société, mais surtout sur cet ex qui l'a arnaquée. Elle s'entretient là-dedans. Et elle y investit ses enfants. Elle aime bien que tout le monde soit enragé contre le mari, ça légitime. »

À l'âge mûr pourtant, ces mères s'interrogent sur leur vie de femme. Leur réalisation personnelle passe par celle de leurs enfants. Que reste-t-il d'elles-mêmes ? Forcément, tant d'attente, tant d'investissement dans les enfants, tant de réalisation par procuration en fin de compte, conduit quelques fois à la déception, à la rupture.

« Une immense solitude. » « C'est la rupture des enfants qui est douloureuse parce que finalement ça va arriver à la rupture. » « Elle a quitté sa famille d'adoption parce qu'elle n'était pas acceptée comme elle était. Elle ne correspondait pas au rêve. » « L'amour qui ne vient pas, l'argent qui est prétendu nous revenir, être notre dû, une reconnaissance qui ne vient pas... »

Les pères

Les hommes sont moins nombreux que les femmes à appeler Télé-Accueil. Parmi eux quelques pères. À entendre les mères parler d'eux, on ne donnerait pas cher de leur investissement parental. Qu'ils n'en aient pas la garde, que les circonstances de la vie ou que leurs capacités psychiques les en éloignent, certains défendent pourtant ardemment le droit de continuer à voir leurs enfants.

« On l'empêche de voir son fils, son ex-femme l'en empêche. Mais il lui est très attaché, il ne le voit que très peu. C'est un contraste avec tous les pères absents. Il veut assumer son rôle de papa, rester présent à tout prix. » « Ce n'est pas un appel désespéré, de crise, ou parce que ça ne va pas... plutôt de l'inquiétude sur son aptitude à assumer son rôle. » « Il ne sait pas toujours offrir ce qu'il voudrait à son fils. » « Il a peur de ne pas assez transmettre à son fils. » « Ça lui fait très plaisir de le voir, tu sens ça... » « C'était un mariage arrangé, il ne voit plus son enfant. Il était d'abord berné par le contrat et puis par l'attachement à l'enfant... »

Absent, ou trop présent comme le regrettent parfois les adolescents qui en subissent les foudres autoritaires, le père laisse son empreinte jusqu'à l'âge adulte. Malgré les années, l'ombre de ces pères continue de planer, l'enfant devenu adulte ne quittant pas sa place de dominé. Au-delà parfois de la troisième jeunesse, les souvenirs d'enfance restent vifs.

« Tout son passé est ressorti en fin de conversation. Ce n'était pas le sujet principal de son appel mais elle faisait part des brimades que son père lui avait fait subir. » « Beaucoup d'histoires tournent autour de la famille, de la famille passée. J'entends souvent l'enfant qui hurle de douleur, même une personne de soixante ans... » « Même âgé, la famille ça ne s'arrête jamais. » « Elle passe d'un mentor à l'autre, du père à son amoureux, sous la coupe de l'un puis de l'autre. »

Les seniors

Les personnes âgées appellent en général plutôt pour parler de leurs enfants, de leurs rapports familiaux actuels. Il est question de plainte mais aussi de honte, de discrétion. Les vieux parents se mettent en retrait pour ne pas embêter leurs enfants avec leurs soucis. Les enfants prennent le pas sur le parent qui n'a pas (ou ne s'octroie pas) le droit d'exister devant eux, parfois pour les protéger. Mais qu'est-ce que ce parent leur donne finalement s'il ne leur dit jamais rien de lui ? Quelle place est-ce qu'il s'accorde ?

« Elle ne veut pas partager avec eux son vécu qui est trop douloureux. » « Elle a tout fait pour ne pas peser sur ses enfants, elle téléphone à Télé-accueil pour ça. » « Elle n'ose pas. Elle vit dans la terreur de déranger ses enfants puisque ça fait des histoires. »

Être incapable de parler de soi et de ses difficultés à ses enfants adultes semble un moindre mal face à des situations complètement figées par la rancœur. Les sous, la reconnaissance, les gendres et les brus... Les causes de bisbille et de rupture sont multiples.

« Son drame c'est qu'elle a deux enfants qu'elle ne voit plus, avec lesquels elle s'est disputée. Elle racontait cette immense solitude dans laquelle elle était. Elle hurlait de désespoir au téléphone. » « Sa belle-fille ne la supporte pas. » « C'est une question d'argent, ça a dégénéré. » « Elle ne voit plus ses petits-enfants, elle ne s'y retrouve plus avec tous ces divorces... » « Elle est en brouille avec la fille qui voit le beau-fils qui est divorcé. » « Il y a cette crainte que j'entends beaucoup chez les personnes âgées, qu'on va les mettre sous administration provisoire, les déclarer inaptes, pas saines d'esprit. Il y a cette crainte énorme de leurs propres enfants : ils vont prendre ce que j'ai, mon argent. »

En tant que parent, quelle place a-t-on occupée et quelle place conserve-t-on l'âge venant ? L'intergénérationnel, c'est toute la vie. Les parents âgés relisent les étapes du passé à la lumière des relations actuelles avec leurs enfants. Ils ont tout donné pour leurs enfants, ils ne comprennent pas pourquoi ceux-ci leur tournent le dos.

« Ils ont fait le mauvais choix. Ils ont été mal conseillés dans le temps, ils ne savaient pas quoi faire. » « Elle parlait de la joie et du plaisir d'avoir eu ses deux enfants, de sa fierté, de les avoir aimés. De là son désespoir. Qu'est-ce qui s'est passé ? » « C'est comme s'il y avait une guerre et qu'elle était dans son château-fort. » « Elle a près de quatre-vingts ans et elle est totalement abandonnée par ses enfants. »

Et la vie de couple ? Les embrouilles ne s'arrêtent pas avec l'âge.

« Des histoires de couples de personnes âgées, on n'ose pas le dire... »

Violences familiales

Actuelles ou anciennes, les violences intrafamiliales touchent les enfants, les femmes, mais aussi les hommes.

« Il n'ose pas rentrer chez lui parce que ses parents, surtout sa mère, les deux sont violents. J'entends aussi sa peur que ses parents apprennent qu'il se plaint d'eux. Il voulait être sûr que ce qu'il allait faire n'allait pas être pire après. » « Il n'y a pas de discussion

sans dispute ». « Son mari a essayé de la tuer. » « Sa femme n'est pas fort gentille avec lui, parfois elle le frappe. Il se fait avoir dans les grandes largeurs. »

Les enfants malmenés sentent que ce qu'ils vivent n'est pas normal. Faut-il rompre avec une famille maltraitante ? Comment rompre ? La justice les aide parfois à prendre distance. Les ressources internes à la famille ne suffisent pas toujours.

« Il s'est passé des tas de choses dans la famille. Le mari a abusé de la fille. » « Son père l'a giflé. » « Elle a peur de la haine de ses parents, elle a des menaces. » « Avec son père c'était bloqué. La mère ne dit rien, elle n'intervient jamais. » « Même la grand-mère est contre elle. » « Tout est très excessif, coupé à la hache. » « Une violence familiale terrible. »

Adultes, les appelants évoquent des violences qu'ils ont subies étant jeunes. Le chemin est parfois long, progressif. Des étapes que l'on franchit seul, ou avec un soutien extérieur.

« Que sa mère ait fait de la prison, ça lui a fait du bien. » « Tout tombait sur elle, des engueulades en permanence. » « Il a été abusé par sa mère. » « Elle est engluée dans sa situation, en sortir n'est pas évident. » « Elle a envie de fuir. » « Il a été aidé à dénoncer cela. » « Il était courageux d'avoir porté le problème à l'extérieur étant enfant. » « Elle attend une place dans un refuge. » « Elle n'ose pas partir. » « Il y a toujours une engueulade qui vient ou qui va se produire. »

Tout le monde s'en mêle. Comment les familles en sont-elles arrivées-là ?

« Il y a des pressions de toutes sortes au point qu'elle veut partir. » « Le mari violent est soutenu par sa mère. » « Parfois ça peut aller jusqu'à la bataille physique avec son frère. » « Il n'y a pas de respect, ni de respect de la place des gens. » « C'est le résultat d'avant. Il s'est passé quelque chose. » « Elle a besoin de se libérer. Pour se libérer elle voudrait faire rupture totale avec ses parents. » « Qui va faire le premier pas finalement ? Et si ça ne vient pas ? »

Sans famille ? Ça n'existe pas...

Plus de familles, pas de famille ? Même quand les proches ne sont plus là, quand on leur a tourné le dos ou quand ce sont eux qui ne veulent plus nous voir, la famille reste la famille. Et cette famille même absente remplit la conversation, éclairant une solitude allant de pair avec la souffrance.

« Leur famille pèse. » « Il sait qu'il est exclu ; son père a refait sa vie avec une nouvelle femme. Il trouve qu'avec la nouvelle belle-mère c'est encore pire... elle ne le supporte pas. » « Dans la famille élargie, plus personne n'est de son côté. » « Toute la famille la diabolise, alors qu'elle voulait être soutenue. »

Certains appelants passent du trop (trop présent, trop demandeur...) au rien : plus personne ne veut d'eux. Couper les ponts est quelquefois la seule planche de salut. Quitter la famille c'est sauver sa peau. Mais à quel prix ?

« Il a besoin de téléphoner plusieurs fois, il est un peu 'collant', il est vraiment très isolé ; je pense qu'il a fait ça avec sa famille et qu'elle a envie de prendre le large et au fur et à mesure c'est devenu un conflit. » « Il ne se rend pas compte que c'est un peu pe-

sant la façon dont il est avec son entourage. » « Elle est seule. C'est le prix à payer pour sa liberté. Elle est dans une solitude terrible. » « Il s'est senti de plus en plus exclu de sa famille et c'est quelque chose qui revient constamment. » « Elle pleurait et elle m'explique qu'elle n'a personne en dehors de quelques amies. » « Elle ne voit plus sa famille. » « Elle ne voit plus ses frères et sœurs. »

Les relations sentimentales sont parfois difficiles à nouer. Pour quelques appelantes, jeunes ou moins jeunes, l'adage est de mise : « plutôt seul que mal accompagné ». Le couple et la famille sont la norme qu'elles dévient en choisissant de vivre en solitaire. Si ce choix est assumé, l'acceptation de ses conséquences est moins nette. Elles expliquent pourquoi elles ont pris cette voie, de préférer les chiens ou les chats ou les enfants des autres. Ce rejet de créer une famille, souvent à cause de ce qu'a été leur famille, est tel qu'il fait lui-même famille. Les « autres » ne s'effacent pas de leur discours.

*« Elle a rencontré un garçon mais c'était pour sortir de la maison. Ça n'a pas marché. »
« Elle appelle parce qu'elle est très seule et qu'elle n'arrive pas à établir une relation durable avec un homme, elle n'arrive pas à s'attacher, elle ne tombe pas sur des hommes qui s'attachent, ça ne marche jamais. Elle continue à prendre tous les coups. » « Elle a choisi de vivre seule. » « Son mariage a été un fiasco mais surtout elle a vu comment son père maltraitait sa mère. Elle est dégoûtée des familles. »*

Comment aussi concilier les attentes de sa famille, de ses parents, avec ses propres élans amoureux ? Les jeunes ont du mal à se positionner.

*« C'était un peu la raison de son appel, de voir comment ménager la chèvre et le chou. » « Elle veut tout des deux côtés, elle se rend compte que c'est une déchirure. »
« Ses parents ne voulaient pas recevoir ni accepter son petit ami. Elle avait un conflit avec ça parce qu'elle ne voulait pas déplaire à ses parents, qu'ils la rejettent. Elle était tiraillée. »*

La force du clan. Les parents quant à eux ont du mal à lâcher leur enfant devenu adulte. Pour eux, il est un prolongement de leur vie, il doit suivre les mêmes balises. Au risque extrême parfois d'être banni.

« Ses parents ont toujours refusé ce jeune homme. C'était impossible à imaginer pour sa famille et encore moins à admettre : marie-toi mais dans le milieu ! » « C'est une voie sans issue chez ses parents, un genre de mariage obligé. » « Elle a reçu des menaces de ses parents : lui retirer son nom de famille et la déshériter. Une haine, un rejet total. »

Ces parents ne se sont pas préparés à affronter une éventuelle différence, tout comme ils n'ont pas préparé leur enfant à s'accomplir individuellement.

*« Elle se sent malheureuse de devoir se séparer de l'amour de ses parents et elle ne sait pas quel modèle choisir. Elle n'a pas construit son autonomie et maintenant elle se retrouve sans référence, sans rien. » « Elle a besoin de parents qui l'aiment. » « Il y en a beaucoup comme cela qui sont liés aux parents, qui ne trouvent pas leur voie. »
« Elle a tout de ses parents... une cage peut être dorée mais ça reste une cage. »*

Dire l'indicible

Comme s'il ne suffisait pas de vivre la douleur à domicile, dans le huis clos familial, il est impossible pour ces mères d'en parler à autrui. Qu'en penseront leurs amis, leurs proches ? Dans leur milieu « ça ne se fait pas », les beaux-frères sont fidèles, les cousins ne sortent pas du droit chemin, les cousines se fiancent dans les règles de l'art... tout cela les renvoie à l'échec de leur situation.

« Il y a beaucoup de familles où ça arrive, oui... mais pas autour d'elle. » « Elle ne comptait pas rompre parce qu'il la trompait. »

Les échecs, les souffrances de ces femmes sont tues. Si elles avaient recours dans le temps à un confesseur, aujourd'hui elles téléphonent à Télé-Accueil. L'anonymat vient à point tandis qu'autour d'elles, elles donnent le change sans imaginer que quelqu'un ne soit pas dupe. A vouloir garder à tout prix l'image du couple et de la famille idéale, elles refusent de voir la réalité, dénie la réalité. Les appelants sont au cœur de la tourmente depuis des années parfois. D'autres appellent en pleine crise ou sur le coup d'un évènement majeur. D'autres saisissent les moments d'accalmie pour téléphoner.

« Elle est débordée par ses enfants. Elle vit avec trois enfants qui criaient comme des putois. » « Ce matin son mari l'a quittée. » « Son mari vient de sortir. »

Pourquoi livrer ses tumultes familiaux aux oreilles de Télé-Accueil ? Pour nombre d'appelants, les choses qu'ils vivent, qu'ils ressentent, qu'ils subissent au cœur de leur foyer ne sont pas toujours faciles à dire ailleurs : inceste, rivalités sentimentales entre mère et fille... Pudeur, lassitude de l'entourage, solitude ou défaut d'interlocuteurs, quel que soit le mobile, le fait de s'adresser à un inconnu, anonyme et de passage, libère manifestement la parole.

« Télé-Accueil est un des seuls endroits où elle peut dire qu'elle est fatiguée, qu'elle n'en peut plus. » « Quand on appelle ici c'est parce que c'est le vide ailleurs. » « Quand elle dit qu'elle ne peut en parler à personne, c'est parce que ce ne sont pas des choses faciles à dire. » « Elle téléphone ici pour raconter ça parce qu'elle ne sait pas le raconter à d'autres personnes. » « Le fait que ce soient des difficultés internes à la famille c'est plus difficile de le dire ailleurs et plus facile que ça arrive chez nous. » « Tu sens que les gens qui appellent ici c'est parce qu'ils n'ont pas quelqu'un d'autre ou parce qu'ils ont usé l'entourage. » « Je pense que TA est le seul lieu où elle parle. »

Le choix du dialogue avec un inconnu permet notamment d'échapper aux inévitables conseils que prodiguerait l'entourage ou à ses prises de position, à son jugement.

« On entend parfois que les amis vont donner des conseils : fais comme ci, fais comme ça. Tandis qu'ici il n'y a pas de conseils, tout simplement ils racontent, ils vont pouvoir le dire. » « Le jugement des amis. On ne dit pas facilement à son entourage qu'on a des problèmes avec ses enfants, avec son père, surtout s'il y a de l'inceste, de la violence, des trahisons, de la désobéissance ou de la drogue... » « Elle énumérait trois amies de l'ancien temps mais elle ne leur a jamais dit que... C'est aussi une question d'image : elle n'allait pas leur parler de ses drames, elles auraient ri de ce qui lui arrivait. »

Au-delà de faits, d'une histoire qui s'énonce avec difficultés, la honte imprègne certains appels.

« Il disait que sa femme le tapait. Il racontait ça et il ne savait le dire à personne. Il ne pouvait dire ça à personne parce qu'il était honteux de ça. » « Un homme battu, l'expliquer à ses enfants, ce n'est pas possible... toute l'image du père est détruite. » « Elle se dit enfant non désirée. » « Les appelants expriment cette honte qu'ils traînent par rapport à leur histoire. » « Autant un deuil, une rupture c'est peut-être plus facile à exprimer à l'entourage, ici ce sont des machins parfois un peu honteux. »

Fugue, toxicomanie, tentative de suicide, décrochage scolaire... les enfants donnent du fil à retordre à leurs parents, les interpellent sur bien des choix de vie et les angoissent profondément. Sont-ils de bons parents ? Sont-ils adéquats ? Ont-ils envie d'être parents, les parents de ces enfants-là ? On peut tout dire à Télé-Accueil : ses peurs, ses échecs, même les horreurs que l'on n'avoue en général – et non sans honte – qu'à soi tout seul : le regret d'avoir fait des enfants, la nostalgie du temps où ils n'étaient pas nés, la vie avec un bébé non désiré. Le fait que l'on déteste ses parents ou que l'on ne représente rien pour eux.

« Télé-Accueil est une aubaine quand socialement on ne peut pas dire qu'on est défaillant, qu'on a des enfants mais qu'on ne les aime pas ou qu'on n'a pas choisi de les avoir dans une société où l'enfant est un choix. »

Pour les appelants qui téléphonent souvent, une proximité s'installe, même si elle n'est pas encouragée ni entretenue par l'institution.

« Ce que j'entends : ils recherchent tous une famille. Télé-Accueil c'est leur famille. Tous ces appels réguliers, c'est comme s'ils téléphonaient à tante Machin. »

Télé-Accueil complète aussi un panel d'adresses possibles pour répondre aux difficultés que vit l'appelant. Parfois c'est tout simplement le seul service disponible à ce moment-là.

« Il a appelé le 103, le 103 lui a donné le numéro du SPJ mais c'est le congé de l'Ascension et le service fait le pont. Donc il appelle le 107. »

Quel est cet ordinaire qui fait tant souffrir ? Un drame conjugal, une rupture ou un deuil, l'éloignement naturel de la fratrie, l'absence des enfants... Le manque quel qu'il soit et auquel chacun est confronté ne rend pas ces situations exceptionnelles. Universelles, elles n'en sont pourtant pas moins singulières.

« Je rêve de la famille de la pub Ricoré. Je voudrais être cette jolie maman, avoir ces beaux enfants et ce mari sympa. Mais il y a toujours quelque chose qui me rappelle que c'est impossible. »

Sophie Marceau

Derrière les mots

Lancer une recherche sur le thème de la famille aujourd'hui à Télé-Accueil ouvre une infinité de pistes d'analyse. L'éventail des situations rapportées au 107 concerne un grand nombre d'acteurs : les parents bien entendu, en couple ou isolés, les enfants de tous âges, la fratrie, les grands-parents, que tout ce monde vive sous le même toit ou non.

La famille occupe une place incontournable dans la vie des appelants. Qu'ils s'y sentent intégrés (et veuillent s'en défaire), qu'ils en soient exclus (et en souffrent), que les rapports soient contraints ou inexistant, tout le monde a une famille par rapport à laquelle il s'est défini, de laquelle il a des attentes, à l'encontre de laquelle il a des griefs. Les fantômes du passé ne dorment jamais. C'est l'un des principaux sujets de conversation.

Devant un tel panel de situations, un fil rouge : les mères. Ce sont les femmes qui appellent le plus Télé-Accueil. Vu leur grand nombre, elles sont un bon indicateur de ce qui se vit aujourd'hui dans l'intimité de leur foyer. Les échos qui nous en parviennent sont rarement positifs. C'est la crise à tous les étages... Dès lors pourquoi rester dans un système familial qui leur cause de la souffrance ? De quoi sont-elles dépendantes ? Qu'il s'agisse des rapports de couple, des rapports parents-enfants, de la fratrie ou de la famille au sens large, des éléments de réponse se raccrochent aux trois dimensions de leur identité : sociale, sexuée et personnelle.

Trois dimensions de l'identité

Les appels reçus à Télé-Accueil sont traversés de ces différentes composantes sociales, individuelles et sexuées ; les récits des écoutants mettant tantôt l'une en évidence, tantôt les tensions présentes entre elles.

La dimension sociale. En lien avec le statut, elle renvoie à la dépendance financière. Préserver son statut social permet d'assurer les consommations habituelles : l'épouse vit dans une belle maison, les jeunes adultes issus du couple sont entretenus. Parfois le statut social se calque sur l'image que l'on a de soi ou sur celle que l'on veut donner, en accord avec les conventions du milieu (liées à la famille unie par exemple, au succès scolaire ou à l'excellence des enfants). Donner l'image d'une vie réussie selon ces critères permet de sauver les apparences, de montrer sa réussite à l'extérieur. Outre les conventions liées à l'entourage, pèsent aussi les valeurs personnelles ou collectives, actuelles ou d'un autre

temps : la sacralité du mariage, la famille traditionnelle. Des appelantes se situent pleinement dans cette dimension, refusant notamment la séparation et le divorce au nom des indéfectibles liens du mariage, par crainte du commérage. Ou parce qu'elles ont tout misé sur cette union et ce projet familial, sacrifiant leur trajectoire individuelle. Sans formation, n'ayant jamais exercé leur métier ou plus depuis longtemps, elles n'ont pas d'autonomie financière.

Ces femmes qui appellent, qui se plaignent, qui pleurent parfois, qui craquent – qui s'autorisent à le faire sur une ligne téléphonique anonyme et confidentielle – ne semblent pas secouées par de tels débordements dans leur vie de tous les jours. Au contraire. Dans leur discours, dans la narration de leur quotidien, dans ce qu'elles nous rapportent, elles tiennent le premier rôle ; ce sont des rôles-titres, des héroïnes, des mères-courage, des mères-la-vertu, des soutiens de famille (parfois nombreuse). Préserver une bonne image de soi, qui diffère de l'image sociale, est indispensable mais toutes deux doivent idéalement être en adéquation. Ce qui n'est pas le cas chez ces appelantes vu la faille dont Télé-Accueil est le témoin.

C'est au creux de cette faille, de cette indice de vulnérabilité, que les appelantes prennent la parole, quand, loin du mari (parti travailler) ou au bénéfice d'un moment de calme, elles s'autorisent à téléphoner pour se livrer, déposer ce qu'elles vivent sans ambages. S'il s'agit d'une mise à nu de leur souffrance, paradoxalement celle-ci est donnée à voir en même temps que leur acharnement à paraître forte. Malgré les pleurs, les cris, la douleur, elles continuent à vouloir apparaître comme fortes comme si elles venaient chercher une validation. Elles font face, même en craquant au 107. Ce qui conduit à dire qu'il y a faille, mais pas trop. Trop et ce serait l'effondrement, trop et elles basculeraient dans la folie tandis que, ici, ces appels se situent encore dans l'action (dans la parole). Ces femmes ont du ressort derrière leur plainte, derrière leurs pleurs. Leur situation problématique fait moteur pour certaines et le danger, pour elles, pourrait plutôt venir de l'absence, un jour, de problèmes à prendre à bras le corps, de l'absence d'os à ronger. D'autres en revanche, plus passives, sont traversées littéralement par l'existence de leurs proches. Certaines viennent chercher à Télé-Accueil un peu de mortier pour cimenter les brèches, d'autres encore ont une béance impossible à combler.

Leur travail incessant sur leur image sociale leur permet par ricochet d'améliorer l'image qu'elles ont d'elles-mêmes : l'image d'une femme forteresse ou d'une femme qui réussit, se voyant reconnaître une intelligence extraordinaire, des compétences domestiques, etc. Ce sont des femmes qui ne peuvent pas (se permettre d') échouer.

Bien que les liens conjugaux soient rompus depuis des années, les relations du couple restent très souvent complexes, on dirait qu'elles veulent à la fois démontrer à leur ex qu'elles y arrivent sans lui et lui rappeler qu'il est la cause de tous leurs malheurs. Les enfants bien entendu matérialisent la pérennité de ce lien et l'organisation de leur garde cristallise les tensions. Tout comme subsistera un lien financier, essentiellement présent par défaut : les pensions alimentaires impayées. L'ombre de l'ex qui les a fait choir de leur idéal familial remplit à merveille le rôle du bouc émissaire, celui par qui le malheur est arrivé. Et si ce n'est pas lui, dans d'autres situations, ce sera leur père à elles, autoritaire, ou l'enfant exigeant, ou la bru, ou le gendre. Leur vie est faite de choix qui semblent toujours contraints par un tiers.

« *L'important n'est pas ce qu'on fait de nous, mais ce que nous faisons nous-mêmes de ce qu'on a fait de nous* », comme disait Sartre³.

La dimension sexuée. Epouse et mère, mari et père, sont des rôles sexués qui donnent du sens à l'existence. Ce sont des moteurs. La distribution des rôles sur cette scène (de ménage !) qu'est le couple ou la famille va de pair avec la répartition des pouvoirs. Un homme peut garantir par exemple la source des revenus et la femme incarner le pilier du foyer. À l'inverse, on rencontrera des pères en défaut de versement de pension alimentaire et des femmes multi-entrepreneurs de leur existence et de celle de leurs enfants. Chacun peut être dépendant de son rôle et avoir trop à y laisser en en changeant. Les mères-courage perdraient-elles ce titre en se remariant ?

Cette dimension sexuée est moins explicite dans les conversations téléphoniques parce que sans doute plus ancrées dans l'inconscient de chacun. Malgré les générations de nouveaux pères, la révolution sexuelle, ou les décrets pour l'égalité des chances entre hommes et femmes, la société n'a pas encore totalement bouleversé ces clivages. Dans la préface qu'il a rédigée pour la réédition, vingt ans plus tard, de *La trame conjugale*, Jean-Claude Kaufmann dit n'avoir pas eu à mettre à jour une seule ligne de son ouvrage...

La dimension personnelle. Au-delà des rôles et de l'appartenance sociale, quelle est notre personnalité, notre identité, notre dimension individuelle, personnelle ?

Le rôle de mère ou d'épouse peut être un moteur dans l'existence. Aussi, le manque d'autonomie personnelle peut rendre la femme dépendante de ces rôles de mère ou d'épouse qui lui offrent une substance par défaut. Un parcours personnel fait de sacrifices de leur autonomie personnelle (des femmes ont arrêté leurs études au moment du mariage, ont cessé d'exercer une activité professionnelle à la naissance de leurs enfants) les contraint au statut quo : sans quoi ces sacrifices auraient été consentis pour rien. Ces femmes coincées dans le rôle d'épouse et/ou de mère se sont mises, ont mis leur vie à elles, entre parenthèses. Elles ont un moteur certes, mais elles n'en fournissent pas elles-mêmes le carburant. Nous les avons fréquemment en ligne ces mères-là, soulignant leur rôle de tuteur modèle, faisant pousser bien droit leurs enfants malgré les aléas de la vie. Qu'elles soient seules à les élever ou en couple d'ailleurs, leurs enfants sont tout pour elles, du moins dans leur discours. C'est à travers eux qu'elles se réalisent, qu'elles jouent pleinement leur rôle de mère.

Cela va jusqu'au collage, manifestant, sinon des troubles de l'attachement, une certaine difficulté d'être soi, seul, autonome. Et à refuser à l'autre, à l'enfant, d'accéder à cette autonomie indispensable. Les écoutants témoignent de nombreuses mères fusionnelles, dépendantes, débordées et par leurs affects et par leur progéniture. « *La démarche éducative impose aussi à celui qui s'y livre une autre contrainte. Elle l'oblige à considérer l'enfant comme un autre, un être séparé de soi et auquel on s'adresse. Cette dimension de l'altérité nécessaire de l'enfant est essentielle à prendre en compte car elle permet sans doute de comprendre pourquoi, dans le cadre de la culture du narcissisme, l'éducation a été désinvestie*

³ In Saint Genet, comédien et martyr.

au profit de l'amour », souligne Claude Halmos⁴. « En aimant l'enfant, c'est soi-même que l'on aime. En ne l'éduquant pas, en n'exigeant rien de lui, c'est soi-même que l'on protège de ses exigences. »

Les veuves sont également des prototypes de cette fusion, avec un adulte cette fois. Littéralement perdues à la mort de leur conjoint « qui était tout pour elles », elles sont perdues souvent dans les arcanes administratifs liés au décès, elles sont perdues aussi dans la vie, elles ont perdu leur repère, le point autour duquel toute leur vie gravitait. On rencontre un désarroi comparable lors de la séparation d'un couple âgé, quand monsieur quitte la maison (pour une compagne plus jeune souvent). Toute la viduité de l'existence s'expose avec sa cohorte de solitude, d'apathie et d'attentes non rencontrées.

Pourquoi rester aujourd'hui accrochées au passé ? Au nom des sentiments désormais disparus ? Ou par inertie... « *Cette famille tant prisée n'est pourtant pas la cellule papa-maman-enfants que l'on connaissait il y a encore trente ans, écrit Bernadette Bawin-Legros⁵, mais une organisation sociale qui repose quasi exclusivement sur le lien affectif. L'amour est le liant du couple et sa première – sinon son unique – raison d'exister, avant d'être souvent la dernière à subsister. La plupart des individus se mettent d'abord en couple par amour, ils restent ensuite ensemble par convention, par nécessité, par habitude, mais surtout par obligation morale vis-à-vis des enfants et de l'entourage immédiat. L'absence d'alternatives aux conditions de vie mises en place est souvent le meilleur ciment de l'union. »*

Peut-être ces femmes croient-elles au retour possible du bonheur ? Leur sacrifice personnel y contribue et y trouverait son sens. Cette illusion apparaît comme seul salut possible, une espèce de solution métaphysique qui résoudrait leurs difficultés financières, conjugales, éducationnelles. L'attente d'une récompense, de félicitations, n'est pas très éloignée de la notion de sacrifice. Le sacrifice doit être validé comme le bon choix qu'il fallait faire à l'époque, sans quoi il serait vain. Le moteur ici serait la reconnaissance, la fierté : une femme forte et des enfants qui réussissent. Une mission accomplie.

Télé-Accueil n'est certainement pas l'unique ressource de ces femmes, mais c'est une aubaine pour livrer les souffrances difficilement avouables à l'extérieur, des souffrances liées à une image de soi mise en défaut, des choses inavouables parce que justement elles nuiraient davantage à cette image de soi défectueuse. Par exemple le fait de ne pas aimer ses enfants. Les moments où ces femmes appellent Télé-Accueil sont des moments à elles, où elles parlent d'elles (parfois au travers du prisme de leurs relations à autrui), où elles s'accordent une pause dans l'exercice quotidien de trouver le point d'équilibre entre ce qu'elles sont, ce qu'elles vivent et ce qu'elles donnent à voir. Et comme cet exercice est sans cesse renouvelé, avec ou non la perspective d'un changement, comme la faille qui les lézarde n'est jamais comblée, certaines appellent Télé-Accueil quotidiennement.

⁴ Claude Halmos, Pourquoi l'amour ne suffit pas, Aider l'enfant à se construire. Nil Editions, 2006 p.87.

⁵ Bernadette Bawin-Legros, Le nouvel ordre sentimental, A quoi sert la famille aujourd'hui ? Payot, 2003. p.8-10

Bonne mère. Quand il n'y pas de moteur, c'est le vide. La vie par procuration. Ces femmes ne sont alors plus actrices mais spectatrices de leur vie et subissent le programme que d'autres ont choisi. Elles n'ont pas de projet pour elles, on les sent divaguer au fil du courant. Les autres, les enfants, viennent remplir leur creux, les remplissent à n'en plus faire qu'un. Ce sont de fréquentes situations de collage mère/fille, parfois reproduites de génération en génération, traversées de crises d'étouffement de part et d'autre. Les mères ne gèrent plus les ados qui ont grandi sans limites. Enfants déjà, ces rois étaient des tyrans impossibles à mettre au lit, à conduire à l'école, présents, hurlant à toute heure aux côtés de leur mère – même quand elles téléphonaient tard à Télé-Accueil. Plus grands, ces jeunes n'ont pas droit à une existence propre. Sa mère étant lui, l'ado recourt à la violence pour s'en débarrasser. On assiste à des conduites à risques visant à créer de la distance : toxicomanie, fugue, grossesse précoce.

On remarque d'ailleurs que des lignées de grossesses non désirées traversent certaines familles. Et combien de femmes butent encore aujourd'hui sur le fait d'avoir été naguère un enfant non voulu ? Peut-être est-ce là l'une des sources de leur incapacité à être à leur tour de « bonnes mères » ? Comment faire de sa maternité un moteur quand on élève un enfant que l'on n'a pas voulu ? Comment accueillir l'enfant quand soi-même on a été rejetée ? Comment tenir un rôle d'épouse quand le mari est volage ?

On entend aussi le sentiment de trahison que des femmes éprouvent lorsque leurs enfants réclament d'aller vivre chez leur père, elles dont la vie s'est organisée autour de leur éducation. Ce lâchage renvoie au précédent, celui de la rupture du couple. Fini d'être l'épouse, fini d'être la mère... N'être plus rien pour les autres qui ont tant compté.

Beaucoup d'émotions garnissent le manque. Les parents parlent du lien avec leurs enfants, de leur garde partagée, de la douleur d'être éloignés lors des grandes étapes de leur croissance : une rentrée des classes importante, une fête, la puberté...

Certains appels combinent aussi d'apparents succès : une femme élève seule de bons enfants qui avancent bien dans la vie, elle semble gratifiée par leur réussite. Être mère lui donne une consistance, la fierté la tient. Pourquoi alors appelle-t-elle ? La fierté ressentie ne suffit pas : le succès doit se voir ou être partagé. Ces récits au 107 autorisent une hypothèse : lorsque l'identité sociale ou sexuée est précaire, lorsqu'elle est menacée (quand le mari s'en va et n'assume plus les dépenses et fait perdre son statut social ; quand on ne reçoit pas la reconnaissance attendue de mère), n'y a-t-il pas report excessif des attentes sur la troisième identité, sur le moi, sur l'identité intime ? Plus d'attentes de reconnaissance en tant qu'individu et en tant que personne ? Est-ce ce type de reconnaissance que Télé-Accueil procure ? La conversation entre deux anonymes permet peut-être d'aller au cœur de l'individu appelant, sans s'embarrasser de la manière dont il vit, de son milieu, de son apparence en se centrant sur « son intime résiduel ».

Nouveaux enjeux de la famille

Quelques auteurs nous aident à comprendre pourquoi ces trois dimensions ne sont pas faciles à articuler et pourquoi cette articulation difficile est cause de souffrance. Aujourd'hui, chacun peut se situer dans le modèle conservateur de la famille ou dans un format plus progressiste. Voire dans les deux à la fois, tenir aux rôles traditionnels et vivre un parcours personnel d'émancipation. Et dans ce contexte, la famille n'est pas totalement bannie, au contraire.

Pour **Bernadette Bawin-Legros**⁶, la famille actuelle fait office de prothèse individualiste. Selon la sociologue, la famille n'est plus une fin en soi comme cela l'était traditionnellement (« ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants »). Aujourd'hui la famille est un lieu et un instrument qui nous permet de nous accomplir personnellement, d'accomplir cette part individuelle de notre identité. De ce point de vue, on peut comprendre le dévouement parental comme un instrument d'accomplissement (parfois à l'excès). Il peut aussi être un instrument de reconnaissance comme individu, pas seulement comme mère mais comme personne qui a donné du sens à la vie. Le dévouement parental, c'est donner beaucoup d'amour... pour recevoir de l'amour en retour. Cette idée d'aller-retour n'était pas forcément présente dans la famille traditionnelle dans laquelle les parents avaient pour rôle d'éduquer leurs enfants et pas de se faire aimer d'eux... Cette approche conceptualise le sentiment de trahison tant entendu au téléphone quand un enfant se détourne de sa mère pour choisir d'aller vivre chez son père.

La famille comme instrument d'épanouissement certes, mais pour nombre d'appelantes, la famille masque simplement les désirs personnels qui ne sont pas rencontrés et qui ont parfois du mal à être énoncés. Comme si elles trahissaient elles aussi leurs enfants, leur conjoint, en osant rêver d'une autre vie. Il y a un transfert des réalisations en tant qu'individu à une réalisation au travers du rôle joué dans la famille. Les femmes renvoient leurs désirs à l'arrière-plan, du moins temporairement car certaines sont en questionnement quant à leur parcours personnel. Elles mettent dans la balance leurs bénéfices actuels et ce qu'elles ont sacrifié pour les obtenir.

Ce rôle d'incubateur d'épanouissement personnel que joue la famille peut s'étendre au couple. Aujourd'hui il doit nous servir de révélateur à nous-mêmes. **Irène Théry** développe le modèle actuel du couple contractuel. On choisit d'être en couple, on choisit d'avoir des enfants, et on a d'autant plus d'attentes que l'on a choisi le point de vue de son identité pour s'épanouir. Le couple contractuel implique un remariage permanent : il faut tout le temps raviver, entretenir le lien avec l'autre parce qu'on a la liberté de partir, de défaire son contrat. Pour des femmes, des mères, des épouses qui appellent Télé-Accueil, il peut y avoir contradiction – et tension psychique – entre ce modèle et l'injonction de liberté qui l'accompagne, et leur attachement à des valeurs plus traditionnelles : la valeur sacrée du mariage, l'attachement à un rôle de mère complémentaire à celui du père dans un lien d'interdépendance... Leur conjoint et leurs enfants semblent se situer plus avantageusement qu'elles dans ce modèle de couple ou de famille par contrat : elles nous disent leur mari vo-

6. Bernadette Bawin-Legros, *Sociologie de la famille : Le lien familial sous questions*, Bruxelles, De Boeck, 1996.

lage qui trouve une forme de réalisation personnelle en dehors du couple, leur ado rebelle à toute ingérence sauf l'attrait du triplet frigo/lave-linge/argent de poche. Elles sont tiraillées. « *Quand une femme se mariait et adoptait un statut d'épouse, retrace Irène Théry, elle entrait dans une relation où avec deux on ne faisait qu'un, une unité assurée en réalité par la primauté du mari (par l'effet de la combinaison de la puissance maritale et de la puissance paternelle). Avec les progrès de l'égalité, nous avons rompu avec cette conception du couple, et nous lui avons progressivement substitué une tout autre définition du couple qui serait plutôt ce qui avec un et un fait deux. [...] Avec la valeur d'égalité des sexes, nous nous sommes émancipés des problèmes d'une société hiérarchique en matière de sexe. Nous avons découvert d'autres problèmes inédits parmi lesquels la remise en question de la stabilité du couple marié d'autrefois (une relation qui ne pouvait pas être rediscutée une fois qu'elle avait été nouée), les problèmes d'une relation plus contractuelle, plus fragile, et un nouveau risque majeur : celui de l'abandon.* »⁷

A Télé-Accueil on entend des femmes des deux époques : des épouses dépendantes financièrement de leur mari et des femmes indépendantes élevant leurs enfants seules au prix d'une situation moins confortable. Celles qui vivent à l'ancienne mode n'ont pas de vie professionnelle personnelle, elles l'ont mise au rencart dès l'issue de leurs études, enchaînant les maternités, l'éducation des enfants, l'entretien ménager, pour se retrouver démunies moralement quand leur conjoint disparaît, fauché par la mort ou convolant en d'autres noces. Les « modernes » ne semblent pas plus heureuses de leur modèle, aspirant à l'idéal du couple, au couple idéal, sans compagnon actuel ou toujours un fil à la patte avec l'ancien. On entend aussi des jeunes filles à la croisée de ces deux voies : faire comme maman ou voler de ses propres ailes ? Parfois le « faire comme maman » correspond à un modèle de caste : se marier dans le milieu. Parfois, « faire comme maman » relève d'un certain atavisme : on assiste à des lignées de grossesses précoces. Reproduire pour se conformer ou reproduire pour se détacher fait toujours de la mère un archétype.

Certaines mères sont défailtantes sur tous les points : une vie calée sur celle de leurs enfants, un surinvestissement du rôle de mère au détriment d'aspirations personnelles mais sans reconnaissance de leurs capacités maternelles ou maternantes, le tout dans un vide social... Ce rôle de mère excessive apparaît comme un investissement intéressé, un don immodéré d'amour en vue d'en recevoir en échange. Un vide social et un vide intérieur que l'enfant est attendu de combler. Ce qu'il ne fait pas bien entendu, lui-même occupé à sa propre lutte d'individuation.

« *Que se passe-t-il entre une mère et son fils quand il n'y a de place pour aucun Autre ?* » interroge Anne Dufourmantelle⁸. On retrouve ces huis clos chez les couples parent âgé/enfant adulte. Le fils, le plus fréquemment, assiste sa vieille mère, prenant le relais du père défunt. Il sacrifie son autonomie, sa vie sentimentale souvent, pour rester auprès d'elle. Si on élague les raisons extérieures qui conduisent à de tels « couples » (précarité financière, entrée impossible en maison de repos, ...), on peut aussi s'interroger sur la dépen-

⁷ Irène Théry, autour d'un livre « La distinction de sexe. Une nouvelle approche de l'égalité 'famille et distinction de sexe : une approche relationnelle', conférence-débat dans le cadre des universités des familles, le 11 avril 2008, *Recherches familiales*, 2009/1 n° 6, p. 143-161.

⁸ Anne Dufourmantelle, *La sauvagerie maternelle*, Calmann-Lévy, 2001.

dance de l'un à l'autre, et pas forcément celle du plus âgé. Pour ces duos mortifères, le suicide de l'un, de l'autre, ou des deux, fait figure d'échappatoire, d'un possible.

Pour **François de Singly**, notre identité, dans notre société actuelle, est éclatée en différents morceaux qui se réalisent dans différents endroits : on est parent, on travaille, on s'investit dans des sphères de loisirs variées... Dans ce contexte la famille intervient comme un espace de cocooning, de confiance, où l'on peut se retrouver et où les liens affectifs doivent permettre de s'épanouir. La famille joue ce rôle de nous aider à nous définir nous-mêmes et à réaliser cette définition de soi, cette identité. « *La famille contemporaine continue à contribuer à la reproduction biologique et sociale de la société, mais cette fonction coexiste avec une autre, tout aussi importante, la fonction de révélation du soi enfantin, puis adulte.* »⁹ Les relations de proximité avec les membres de la famille, les conversations quotidiennes, doivent valider notre existence personnelle, intime, valider que notre existence a un sens, et pas seulement nos rôles sociaux. Pour de Singly, « *contrairement aux apparences et aux discours de désolation, la famille n'a jamais eu autant d'importance. Elle met en œuvre par les relations entre les conjoints (ou des équivalents), entre des très proches adultes, et par les relations entre les parents et les enfants, une ambiance telle que le soi puisse se réaliser dans sa triple quête : la découverte de ses ressources cachées, l'unité, et la stabilité.* »¹⁰ Les rôles sociaux ne sont pas dévalués malgré les acquis du féminisme, ce n'est pas comme s'ils n'existaient plus, mais on doit s'accommoder de cette troisième part, la part individuelle, différente de l'individualisme. « *Contrairement à ce que le terme d'individualisme peut laisser croire, l'individu moderne a besoin pour devenir lui-même du regard de personnes à qui il accorde, lui aussi, de l'importance et du sens.* »¹¹

Cet optimisme est mis à l'épreuve par les usagers de nos lignes téléphoniques... Car c'est peut-être ici, sur ce point précis, que les femmes, les mères, qui appellent Télé-Accueil coïncident. Monofocales – elles sont braquées sur leurs enfants, sur elle ou sur une difficulté du moment –, elles ne profitent pas d'un bassin décanteur, leur famille, qui leur permette en toute confiance de se ressourcer, de trouver un apaisement. Le regard bienveillant de l'autre, enfant ou conjoint, ne semble pas non plus se poser sur elle au point de les convaincre de l'importance de leur être et du sens de leur existence.

Prothèse individualiste

La famille comme prothèse individualiste. Cette notion renvoie à la question de l'autonomie, valeur fondamentale dans notre société de l'individu souverain, lui-même responsable autonome. Mais à quoi bon et comment être autonome si l'on est seul ? Nous ne pouvons vivre sans les autres, nous vivons dans des groupes et ces groupes sont nécessaires pour devenir un individu comme on l'attend de nous, devenir soi-même, devenir quelqu'un d'authentique avec une identité personnelle originale. Cette autonomie ne peut se réaliser

⁹ François de Singly, *Le soi, le couple et la famille*, Armand Colin, 2005. p.15.

¹⁰ Op cit. p.14

¹¹ Op cit. p.25-26

qu'avec des supports, des prothèses. La famille joue ce rôle. « *Loin d'être une fin en soi, écrit Gilles Lipovetsky, la famille est devenue une prothèse individualiste, une institution où les droits et désirs subjectifs l'emportent sur les obligations catégoriques. Longtemps les valeurs d'autonomie individuelle ont été assujetties à l'ordre de l'institution familiale. Cette époque est révolue : la puissance décuplée des droits individualistes a dévalorisé tant l'obligation morale du mariage que celle de procréer en grand nombre. Les parents se reconnaissent certes des devoirs envers leurs enfants : pas au point toutefois de rester unis toute leur vie et de sacrifier leur existence personnelle. Telle est la famille postmoraliste que l'on construit et reconstruit librement, le temps que l'on veut, comme l'on veut. On ne respecte plus la famille en soi, mais la famille impérieuse, le seul mariage légitime est celui qui dispense le bonheur.* »¹²

Et quand on ne l'y trouve pas ce bonheur ? Quand on ne l'y trouve plus ? Certains s'éloignent de leur famille, d'autres continuent leur quête en s'accommodant du délai de réalisation. Pour les déçus du couple, de la famille, de la parentalité, de la filiation, se pose la question de rester ou non, de continuer à vivre avec une famille réelle, physique ou remémorée qui ne remplit pas cette fonction attendue. Cette ambivalence traverse les récits des écoutants. Lipovetski : « *L'ordre moral proclamait la primauté des droits de la famille sur ceux de l'individu ; c'est manifestement l'inverse qu'accomplit l'ordre postmoraliste coïncidant avec la famille consumériste [...]. Les divers maux accompagnant l'essor de la famille 'consumériste' ont été largement soulignés : drame du divorce, 'déshumanisation' des nouvelles techniques de procréation, effacement de la figure du père, crise des repères d'identité de l'enfant.* » Regard convergent de l'essayiste qui dresse un inventaire en tous points comparable au contenu des appels reçus à Télé-Accueil...

¹² Gilles Lipovetsky, *Le crépuscule du devoir*. NRF, Essais, Gallimard, 1992.

Des chiffres

Si les mots parlent, les chiffres aussi nous informent. Quelle est la part des appels concernant la famille au sens large dans les conversations qui arrivent chaque jour au téléphone ? A l'issue de chaque appel, les écoutants sont invités à remplir une fiche sur base de ce qu'ils ont entendu. Age, sexe de l'appelant, statut socioprofessionnel, cadre de vie... Les écoutants notent également les thèmes autour desquels a porté l'appel. Ces informations sont aussi collectées à la demande du pouvoir subsidiant.

En 2014, le central téléphonique a enregistré 185.298 appels entrants, dont 41.601 ont été décrochés. Cette année, 21.230 appels ont conduit à une conversation entre appelants et écoutants.

Thèmes d'appel

Les difficultés relationnelles sont au cœur des conversations téléphoniques à Télé-Accueil : c'est le thème le plus souvent abordé, devant les problématiques de santé mentale et de solitude.

Thèmes d'appel	n
Difficultés relationnelles	10.806
Santé psychique	8.687
Lien social	6.206
Santé physique	5.108
Interrogation existentielle	4.493
Problèmes socioéconomiques	3.919
Problèmes sociopolitiques	2.916
Dépendances	2.056
Violence	1.533
Sexualité	1.192
Suicide	1.176
Mort	1.086
...	...

Figure 1 : Principaux thèmes d'appel.

En 2014, ces difficultés relationnelles concernaient quelque 10.000 appels, dont plus de 7.000 avaient spécifiquement trait à la famille, aux enfants, au couple. Le tableau ci-dessous en fait le détail : relations parent/enfant (31,3%), relations de couples (28,4%), relations familiales (26,6%), divorce et rupture (13,9%).

Derrière ces chiffres globaux, de grosses disparités apparaissent cependant entre les hommes et les femmes. En règle générale, celles-ci téléphonent davantage à Télé-Accueil (elles sont à l'origine de 65,8% de l'ensemble des appels reçus) mais ce ratio est encore plus élevé lorsqu'il s'agit d'aborder la thématique familiale et celle des relations parent/enfant où elles représentent pratiquement 8 appels sur 10.

	Femmes	F%	Hommes	H%	Total	Total%	Part des appels de femmes %
Relation parent/enfant	1.747	32	509	29,1	2.256	31,3	77,4
Relation de couple	1.484	27,2	560	32	2.044	28,4	72,6
Famille	1.487	27,3	414	23,7	1.901	26,4	78,2
Divorce/rupture	738	13,5	267	15,3	1.005	13,9	73,4
Total	5.456	100	1.750	100	7.206	100	

Figure 2 : Types de difficultés relationnelles selon le sexe.

Âge

Comme les hommes, les jeunes sont plus rares sur les lignes de Télé-Accueil. Quand l'âge des appelants est connu, les statistiques montrent qu'enfants et adolescents (0-19 ans) représentent quelque 2,5% des correspondants. Lorsqu'il s'agit d'évoquer les problèmes entre les jeunes et leurs parents, ce sont donc plutôt les aînés qui appellent.

Âge	Femmes	%	Hommes	%	Total	Total %
Moins de 10 ans	12	0,1	18	0,1	30	0,2
De 10 à 19 ans	241	1,5	148	0,9	389	2,5
De 20 à 29 ans	1.233	7,8	494	3,1	1.727	10,9
De 30 à 39 ans	1.405	8,9	1.022	6,5	2.427	15,4
De 40 à 49 ans	1.689	10,7	1.492	9,4	3.181	20,1
De 50 à 59 ans	2.189	13,9	793	5,0	2.982	18,9
De 60 à 69 ans	2.391	15,1	823	5,2	3.214	20,3
De 70 à 79 ans	1.110	7,0	143	0,9	1.253	7,9
De 80 à 89 ans	442	2,8	134	0,8	576	3,6
Plus de 90 ans	12	0,1	6	0,0	18	0,1
Total	10.724	67,9	5.073	32,1	15.797	100

Figure 3 : Répartition des appels par âge.

Cadre de vie

Plus de six appelants sur dix vivent seuls. Un appelant sur cinq vit en famille (monoparentale ou non).

Cadre de vie	Femmes	%	Hommes	%	total	%FH
Seul(e)	7.120	40,8	3.994	22,9	11.114	63,6
En famille	1.811	10,4	854	4,9	1.924	15,3
En couple	1.028	5,9	297	1,7	1.882	7,6
Lieu de soins	1.024	5,9	176	1	1.200	6,9
Famille monoparentale	762	4,4	113	0,6	875	5
Autre	175	1	112	0,6	287	1,6
Total	11.920	68,2	5.546	31,8	17.466	100

Figure 4 : Répartition des appels par cadre de vie.

Type d'appel

Ces appels qui gravitent autour de la famille, sont-ils le fait d'appelants réguliers ?

Type d'appel	Premier	Occasionnel	Régulier	Total 1	Indéterminé	Total 2
Divorce/rupture	109	197	422	728	295	1.023
Famille	122	333	1.022	1.477	461	1.938
Relation de couple	186	407	875	1468	610	2.078
Relation parent/enfant	150	439	1.098	1.687	608	2.295
Total	567	1.376	3.417	5360	1.974	7.334
%sans indéterminés	10,6	25,7	63,8	100		
% avec indéterminés	7,7	18,8	46,6		26,9	100

Figure 5 : Répartition par types d'appel.

Les gens qui téléphonent à Télé-Accueil pour parler de leurs difficultés relationnelles d'ordre familial ou conjugal ont tendance à appeler régulièrement : près d'un appel sur deux dans ce domaine est l'affaire d'appelants réguliers, voire un peu plus de trois sur cinq si l'on ne tient compte que des appels pour lesquels l'écouter est certain d'avoir déjà eu cet interlocuteur en ligne à plusieurs reprises auparavant. On peut en déduire plusieurs choses.

- La problématique est de longue durée : des écoutants constatent la présence d'appelants durant plusieurs années, témoins de l'avancée (ou non) de leur situation.
- L'appelant est longuement aux prises avec cette problématique : présent ou passé, ce sujet reste toujours d'actualité pour lui.
- Télé-Accueil est intégré dans le processus pour faire face à la problématique : il occupe une place d'interlocuteur privilégié, de confident, de témoin parfois pris à partie. Dans le monde clos de la famille, il est une porte ouverte vers l'extérieur.

« Il faut, pour le moins, être deux pour être humain. »

Hegel

Conclusion

Les appels reçus à Télé-Accueil nous éclairent sur le vécu de familles bruxelloises, leurs peines et leurs difficultés, ce qu'elles vivent en leur cœur et même encore et toujours une fois la cellule familiale disloquée. Les appelants livrent ce qu'ils vivent aujourd'hui, parfois à l'instant. D'autres ressassent des faits passés qui continuent d'influer sur leur quotidien. « *Famille je vous hais, famille je vous aime* »... cette recherche n'a rien inventé ! Elle nous a emmenés cependant dans des zones intimes : celles que l'on confie rarement aux autres, aux proches, à ceux qui pourraient juger, critiquer, conseiller ; celles que l'on tait par peur, par honte, par manque de courage ; celles que l'on ignore parfois de soi-même et que la mise en mots avec un anonyme aide à donner corps.

Aucune généralité ne se dégage de ces appels, on l'a vu dans la première partie de ce travail. Tout au plus, des convergences qui nous ont permis de dresser quelques tableaux composites illustrant des situations vécues sans trop en dire pour éviter de trahir la confidentialité qui a permis de les exprimer.

Dans la « maison famille », c'est la crise à tous les étages. Enfants rois, ados rebelles, couples qui explosent ou qui se consomment en non-dits. On peut baliser la ligne du temps jusqu'au terme : « vieillards » sans visites. On peut la remonter jusqu'à la naissance, parfois non désirée... Autant dire que la quête d'une définition de la famille, de ce qui fait la famille, reste vaine. Et pourtant... Et si la famille se réduisait symboliquement à une seule personne, à une seule image ? Maman.

Malgré les différentes positions qu'occupent les appelants dans leur famille, nous avons zoomé sur les mères. D'une part parce qu'une majorité de femmes d'âge moyen appellent Télé-Accueil, d'une autre parce que c'est autour de cette figure maternelle que se situent les nombreux enjeux dont celles-ci font part. C'est autour de leur position sociale, individuelle et sexuée que nous avons choisi d'analyser leurs récits. Où se situe le point d'équilibre entre ces trois dimensions constituant la personne, ces femmes, entre ce qu'elles sont, ce qu'elles vivent et ce qu'elles donnent à voir ? Le trouvent-elles ? Non. Et sans doute est-ce une des raisons pour lesquelles elles composent le 107. Entre le mari présent ou absent, sa figure ineffaçable même après une séparation, entre l'éducation des enfants et les difficultés financières, ces femmes ont un besoin de réalisation, de reconnaissance qui manifestement ne vient pas. Elles ont souvent beaucoup sacrifié : études, vie professionnelle ; la conjugalité et la maternité ne les comblent pas ou plus. Ou alors à l'excès, et l'on assiste à des scènes de fusion variable au fil des âges : collage mère/enfant, projection des jeunes dans une réussite scolaire réparatrice, jusqu'au curieux binôme parent senior/enfant adulte vivant sous le même toit.

Trahison, abandon, solitude finalement et déception : elles se sentent trahies quand leur mari les trompe, abandonnées quand les enfants du divorce choisissent d'aller vivre chez leur père, seules quand âgées leur descendance s'est éloignée, déçues de la place qu'elles occupent, celle qu'elles se sont taillée ou qu'on leur a attribuée. Incompréhension finalement d'avoir tant donné et si peu reçu ou si peu gardé. C'est sans doute ce manque qu'elles expriment principalement à Télé-Accueil, outre leurs peines et leurs doutes. Nombreuses sont ces femmes qui disent au travers de leurs actes « la bonne mère » qu'elles sont ou qu'elles voudraient être tandis que filtre entre leurs mots toutes leurs difficultés à faire face et à s'accorder une place désirable pour elles-mêmes, en adéquation avec leurs valeurs et leurs aspirations.

Car la famille n'est pas pour chacun ce laboratoire de développement personnel qu'elle est censée représenter aujourd'hui, ce vivier où l'on naît et où l'on vient se ressourcer pour mieux avancer. Les appels reçus à Télé-Accueil reflètent davantage un microcosme familial qui oscille entre différenciation et reproduction, entre dépendance affective et soif d'indépendance, entre conformisme et provocations. Mais plus que tout, il semble qu'il manque de bienveillance, de soins. Ces femmes en manquent autant qu'elles nous disent cependant en prodiguer.

Si à titre personnel les différentes composantes de l'individu ne sont pas en consonance, si la famille ne fonctionne pas comme support de réalisation propre, qu'est-ce qui fait ressource ? Parler ? A un inconnu au téléphone ?

Que reste-t-il comme compétences à la famille des appelants ? Source de vie, révélateur de la mort, comme le souligne Irène Théry ? « *La famille est un groupe institué dans un système de parenté. Elle est le lieu où se croisent les liens d'alliance, de filiation, de germanité, et intègre des personnages qui n'appartiennent pas forcément à ce système de parenté. Certaines relations peuvent être aux marges et peu à peu s'instituer. La famille est l'institution qui lie la distinction des sexes, des âges, des générations. Sa dimension est celle du temps, celui de la vie, de la naissance à la mort, celui de la transmission, ce temps qui nous lie à ceux qui ne sont plus ou qui ne sont pas encore. La condition sexuée, mais aussi la condition de mortalité qui est la nôtre, prend une signification à travers les liens de famille.* »¹³ La famille nous révèle notre mortalité, et notre fragilité. Les appelantes se plaignent, pleurent parfois. Pourtant ce sont des battantes, même si elles ne sont pas toujours gagnantes. Peut-être est-ce durant ces jours de défaite qu'elles appellent, pour raconter leur combat, recomposer leurs forces, leur image de forteresse tout en révélant des fondations d'argile... En calquant sur ces appels la triade transactionnelle, on leur donnerait volontiers l'étiquette de victime, alors que dans leur récit tout porte à croire qu'elles sont des sauveurs : contraintes d'élever leurs enfants seules, beaucoup y arrivent. En racontant leur histoire, elles donnent corps à leur personnage d'épouse ou de mère ou simplement de femme quand leur entourage tel un bourreau ne le fait plus, ou le fait mal. Cette narration les aide à prendre distance (parfois au prix d'appels répétés), à ne plus se fixer sur des faits ou des

¹³ Irène Théry, Trouble dans la filiation, in *France Culture Papiers* n°11, automne 2014.

rancœurs mais à transmettre des émotions. Et à construire une image de soi, à la tester peut-être. ■

NB : Déjà se profile l'objet d'une possible prochaine recherche ou d'une nouvelle question à explorer : les hommes et leur recours à la parole. Nettement moins nombreux à appeler Télé-Accueil. S'épanchant peut-être moins par nature, à ce qu'on dit. Quelles sont les difficultés qui les traversent ? Viennent-elles en puzzle compléter celles des femmes, des mères, des filles ? A voir...

Bibliographie

- Aubert N., (2003), *Le culte de l'urgence, la société malade du temps*, Flammarion, champ essais.
- Ausloos G. (2012), *La Compétence des familles, Temps, chaos, processus*, (1^{ère} édition 1995), Erès, Coll. Relations
- B.-Dandurand R. (1994), *Divorce et nouvelle monoparentalité*.
- Bawin-Legros B. (1996), « Les nouveaux enjeux de la famille », in *Les nouvelles familles*, Bruxelles, Edition de l'Université Libre de Bruxelles.
- Cadolle S., « Les Mutations de l'autorité familiale », *Les sciences de l'éducation – Pour l'ère nouvelle*, 2009/3 Vol. 42, p 55-80.
- Casman M.-Th., Simaÿs C., Bulckens R., Mortelmans D. (2007), *Familles plurielles, politique familiale sur mesure ?* Ed. Luc Pire.
- Cyrulnik B. (2010), *Mourir de dire la honte*, Odile Jacob.
- Dejours Ch. (1998), *Souffrance en France, la banalisation de l'injustice sociale*. Seuil.
- de Singly F. (1996), *Le soi, le couple et la société*, Nathan.
- François F. (2001), « Charges et charmes de la vie privée », in Laufer J., Marry C. et de Singly F. (2005), *Le Soi, le couple et la famille*, Pocket.
- de Singly F. (1993), *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Nathan.
- Eliacheff C. (2004), *La famille dans tous ses états*, Albin Michel.
- Ferry L. (2007), *Familles, je vous aime, politique et vie privée à l'âge de la mondialisation*, XO Editions.
- Filhol O., « La famille dans tous ses états », in *Malaise dans les familles*, Empan, n°47, Erès, 2002/3
- Halmos C. (2006), *Pourquoi l'amour ne suffit pas, aider l'enfant à se construire*, Nil Editions.
- Kellerhals J. et Roussel L. (1987), « Les sociologues face aux mutations de la famille », *L'année sociologique*, 37, numéro spécial *Sociologie de la famille*.
- Lauru D. (2006), *Père-fille, une histoire de regard*, Albin Michel.
- Le Breton D. (2008), « Adolescence, famille et conduites à risque », in *L'adolescence en contexte, Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, (n°40).
- Lauru D. et Lebrun D. (dir.), *Figures du père à l'adolescence*, Erès 2004.
- Letablier M.-Th. (2011), « La monoparentalité aujourd'hui : Continuités et changements », in *Monoparentalité, homoparentalité, transparentalité en France et en Italie. Tendances, défis et nouvelles exigences*, Ed. Ruspini Elisabetta.
- Maruani M., Laufer J., et Marry C. (dir.) (2001), *Masculin-féminin : questions pour les sciences de l'homme*, PUF.
- Naouri A. (2004), *Les pères et les mères*, Odile Jacob.

- Neuburger R. (2000), *Les territoires de l'intime : L'individu, le couple, la famille*, Odile Jacob, Paris.
- Neyrand G. (2000), *L'enfant, la mère et la question du père*, PUF, Education et formation.
- Neyrand G. (2004), *Préserver le lien parental, pour une prévention psychique précoce*, PUF.
- Neyrand G., Rossi P. (2004), *Monoparentalité précaire et femme sujet*, Erès.
- Neyrand G. (2009), *Le dialogue familial, un idéal précaire*, Erès.
- Neyrand G. (2010), Quelles conceptions de la famille aujourd'hui ? Journée d'étude « *La famille dans tous ses états* », IRTS & Université de Metz, 25 novembre 2010.
- Marquet .J, *Les défis de la famille contemporaine*, (<http://sites.uclouvain.be/actualites/2marquet.pdf>)
- Roudinesco E. (2002). *Le famille en désordre*, Fayard.
- Roussel L. (1989), *La famille incertaine*, Paris, Odile Jacob.
- Segers-Laurent A. (1997), « La famille : lieu d'ancrage, temps de passage », in *Thérapies Familiales*, n°2.
- Théry I., (2005), « Dynamique de l'égalité des sexes et transformations de la parenté », in Maruani M. (sous la dir.), *Femmes, genre et sociétés. L'état des savoirs*, La Découverte.
- Trifiletti R. (2007), *Etude sur la pauvreté et l'exclusion sociale des familles monoparentales*, Bruxelles, Commission européenne – Fondazione Brodolini.
- Van Cutsem Ch. (1998). *La famille recomposée*, Erès.
- van Meerbeeck Ph. (2003), *L'infamille ou la perversion du lien*, De Boeck, Oxalis.
- van Meerbeek Ph. (1998), *Que jeunesse se passe, L'adolescence face au monde adulte*. De Boeck&Belin.
- Wageneer M. (2012), « L'autonomie féminine face à l'épreuve de la monoparentalité », in *Delphagora* La lettre, Vol. L'autonomie, n°5.
- Coll. (2013). « Familles contemporaines et mythes individuels », in *Le bulletin freudien*, 58/59.
- Conseil de l'Europe, Les aspects psycho-sociaux des familles monoparentales, *Recommandation n° R (97) 4 sur les moyens d'assurer et de promouvoir la santé de la famille monoparentale, Familles monoparentales, quelles solutions ?* Synthèse du colloque du 24 octobre 2000, Bruxelles.
- *La monoparentalité à Bruxelles, un tour d'horizon*. Pacte territorial pour l'emploi en région de Bruxelles-Capitale, 2009.
- *Les familles monoparentales*, dossier Bruxelles Santé n°61, janvier 2011.